

530 P42C

vendredi 1^{er} octobre 1937
dix-septième année, n° 28

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — PÉRIODIQUES

5 OCT. 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Causes profondes de la révolution espagnole actuelle
La brèche
Réalités polonaises
En quelques lignes...
L'infirmière devant le monde moderne
Les Gros et les Petits
A propos de lord Halifax
Lectures.

Hilaire BELLOC
Roger de CRAON-POUSSY

Dr van SWIETEN
Comte Eugène de GRUNNE
Comte PEROVSKY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

Registre du Commerce :
Bruxelles 80.709

Compte Chèques Postaux 160.32
Téléphone : 17.33.75

Fabrique Nationale de
LAMES DE RASOIRS

Société Anonyme

41, rue aux Choux, BRUXELLES

Succursale :

A. B. Svensk Stalindustri
HALMSTAD (Suède)
(ACIERS)

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.63.59

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

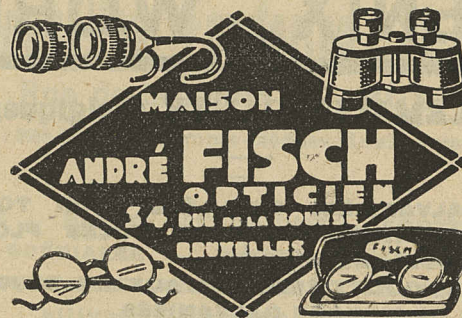
TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury

Siège social : rue des Fripiers, 31. BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

3 fils

ET

” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

Pour tout ce qui concerne le Matériel d'Incendie, une seule firme :

” **Comptoir des Flandres** ”

27, rue de Dixmude, GAND - Tél. 133.03

INSTALLATIONS COMPLÈTES à eau ou gaz et neige
carbonique, AUTOMATIQUES et MANUELLES.
Extincteurs Belges « CHAMPION » de tous systèmes.

LOCATION — VENTE — LOCATION-VENTE

Vannes murales, tuyaux, lances, raccords, motopom-
pes, etc., etc.

DEVIS SANS ENGAGEMENT

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{te} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Sté A^{me} DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

à PLOEGSTEERT (Flandre Occidentale)

Téléphone : Comines 129.

Adm.-dél. : R. De Bruyn, 27, chaussée de Bruges, à Ypres.

Briques de parement, en tous genres
et formats :

lisses, sablées et rugueuses,
marque P. R. P.

Système breveté de hourdis pour plancher creux
PRIX HORS CONCURRENCE

Dépôt à Bruxelles :

Bavon DESENFANS, 207, rue Dieudonné Lefèvre, Bruxelles

Téléphone : 26.83.40.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer;

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Esdoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries. — Réserve à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

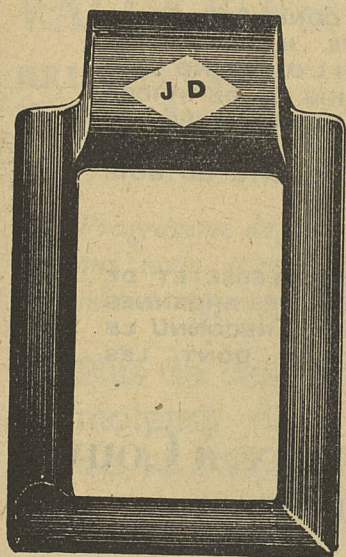
Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012

Reg. du Comm., Courtrai

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.956

POÊLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUVE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Antienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés
Réservoirs galvanisés.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique)

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, oeuvre joints, pattes, etc
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMBES A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDRES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pleux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
5, place St-Pierre

MACHINES A COUDRE

AN
ANKER
ER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. C. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
, franco camion à domicile

Portes KOLHO

en bouleau de Finlande.

Construction inégalée, modèles variés à l'infini.
Du goût, de luxe, une technique impeccable,
à la portée de tous.

KOLHO rompt définitivement avec la banalité du travail en série.

FAUTEUILS  BREVETÉS

spécialement construits pour salles de conférences, cinémas.

Tous renseignements au

COMPTOIR FINLANDAIS, 23, Meir, Anvers

Téléphone : 231.55.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

— MAISON —

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE
T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

Le Triomphe du Ski

LE SKI A FAIT LA CONQUÊTE DE LA JEUNESSE SPORTIVE. IL EST D'UNE PRATIQUE FACILE, SI L'ON PREND SOIN DE SE MUNIR DE SKIS ET DE STICKS DE FABRICATION RATIONNELLE ET SOLIDE. LA FACILITÉ ET LA SÉCURITÉ DÉPENDENT DE LA QUALITÉ DU BOIS EMPLOYÉ.

POUR CE JEU DE SOUPLESSE ET DE RÉSISTANCE, LE FRÊNE DES ARDENNES SOUPLE ET RÉSISTANT, RECONNU LE MEILLEUR, EST CELUI DONT LES

Usines du Liénau, à Couvin (BELGIQUE)

FABRIQUENT LES SKIS ET STICKS
DONT VOUS VOUS MUNIREZ CET HIVER

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN
ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION
Rue Méan, 23, Liège
Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX
Val-St-Lambert
Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

Moteurs Deutz

Diesel
Gaz
Essence

AGENTS RÉGIONAUX

VALCKE Frères, S.A. Ostende

BRUXELLES

30, rue des Bogards

PARIS

32, av. Pierre 1^{er} de Serbie

*Programme de fabrication le plus étendu
qui nous permet d'offrir le moteur le
mieux approprié à votre industrie.*

Plus de cent types différents de
moteurs dans les puissances
de 4 à 1,000 CV.

Moteurs verticaux, horizontaux, à 2 temps,
à 4 temps, à marche lente et rapide.

Moteurs Diesel pour véhicules automobiles.

Établissements "GELDERBETON"

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerberck, 189, **VILVORDE** (Bruxelles)
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de **TUYAUX EN BETON** armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

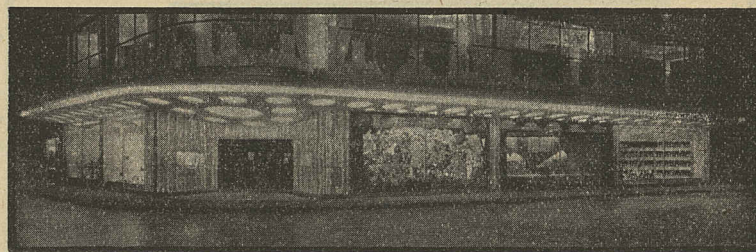
Grandes séries, toutes dimensions **Citernes et Réservoirs**
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tout genre

Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairie

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Radiobell "538"

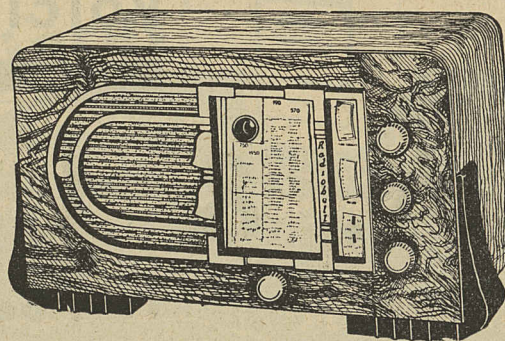
PRIX :

Altern.

2.390 frs

Universel

2.465 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
"TUNOGRAPH"

C'EST UN PRODUIT DE LA

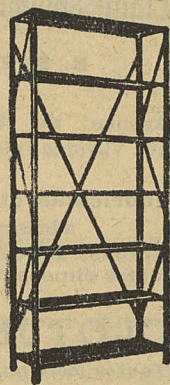
Bell Telephone Mfg. Co

4, rue Boudewyns - ANVERS

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

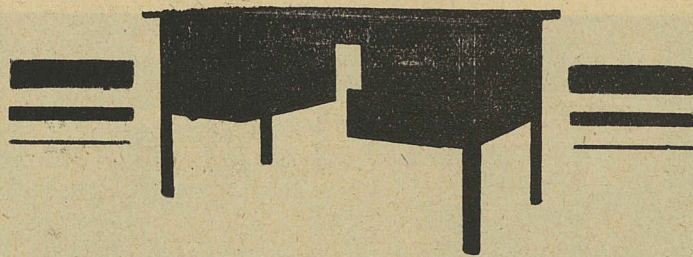
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

"MARCHAUX" Société anonyme
à **PÉRUWELZ**
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre**

à **MAFFLES** lez-ATH

**PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS**

**TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE**

**PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITES

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

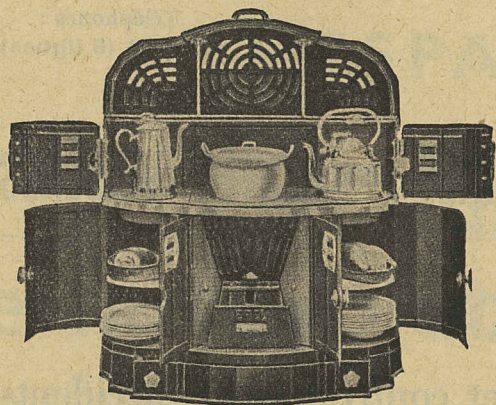
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

Poêles Parisiens — Poêles Flamands
Poêles Crapauds — Poêles Triangulaires
Cuisinières — Poêles Buffet

Foyers — Dressoirs



Tous ces poêles ont le pot brûleur
des gaz breveté **FEL** donnant
tous les avantages détenus par un
couverture économique sans aucun
de ses inconvénients



Dressoir au charbon et gaz N° 275 (fermé)

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Krefft**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76 91

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

FEL
Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

**si vous avez dormi sur
un matelas SIMMONS**

Grâce à sa fabrication rationnelle
résultant de 25 années d'expérience,
SIMMONS vous assurera chaque
nuit le repos nécessaire au travail
de chaque jour.

La perfection des matelas
SIMMONS, leurs qualités de confort,
de durée, sont telles que chaque
matelas SIMMONS est couvert
d'une garantie effective écrite.

Toute une gamme de modèles et de prix
Références de premier ordre: Administrations publiques et privées.
Hôpitaux, Cliniques, Institutions, Pensionnats, S.N.C.F.B., etc.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...



La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Causes profondes de la révolution espagnole actuelle
La brèche
Réalités polonaises
En quelques lignes...
L'infirmière devant le monde moderne
Les Gros et les Petits
A propos de lord Halifax
Lectures.

* * *

Hilaire BELLOC

Roger de CRAON-POUSSY

* * *

D^r van SWIETEN

Comte Eugène de GRUNNE

Comte PEROVSKY

L'ESPAGNE TRAGIQUE

Causes profondes de la révolution espagnole actuelle

Nous recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs cet important article dû à la plume d'une personnalité espagnole qui est parvenue à s'échapper de l'enfer rouge, mais qui reste obligée de garder l'anonymat pour éviter à ses proches, restés là-bas, les plus cruelles représailles.

Nous n'avons cessé de souligner ici le rôle capital de Louvain dans la Belgique contemporaine. Ce n'est pas sans quelque fierté que nous revendiquons la paternité du slogan : La Belgique, c'est Louvain ! L'article que l'on va lire confirme avec éclat — hélas ! par une contre-épreuve payée très cher ! — la vérité de notre formule. L'Espagne rouge — affirme son auteur — c'est avant tout le manque d'un Louvain espagnol...

Catholiques belges, méditez la terrible leçon. Soutenez Louvain de toutes vos énergies ! Envoyez-y vos fils.

Berlin ou Moscou!... Rex ou Moscou!... Formules creuses qui ne sont, chez nous, que bourrage de crâne et battage électoral. Mais le slogan qui reflète avec le plus de vérité les « chances » du bolchevisme dans notre pays, le voici : Louvain ou Moscou!...

Lisez cet article et vous serez convaincus.

V.

Deux facteurs, à mon avis, ont déterminé le sort tragique de l'Espagne. Le premier, religieux autant que social dans une nation foncièrement catholique, se rapporte à l'enseignement; le second, économique-social, joue un rôle déterminant dans l'Espagne d'après-guerre; la convergence de ces deux facteurs explique comment la catholique Espagne est devenue la proie des « sans-Dieu » déguisés en sauveurs sociaux.

Il s'agit de dégager les sommets d'où il soit aisé de contempler dans un cadre schématique la marche des événements. On trouve en Espagne deux grandes organisations syndicales qui ont conditionné, pendant de longues années, le sort politique et social de ce pays : l'Union Générale des Travailleurs, qui ne diffère guère du communisme russe, et la Confédération Nationale des Travailleurs, alliée à la Fédération Anarchiste Ibérique et faisant cause commune avec elle et avec les trotskistes contre Moscou, qui agit en Espagne à travers l'Union Générale des Travailleurs.

Ces masses, poussées aux attentats violents contre les personnes et les propriétés, ont provoqué par réaction contre leurs audaces criminelles la dictature de Primo de Rivera (septembre 1923). Lorsque de multiples causes provoquèrent la décomposition de la dictature, ces masses populaires ont servi de troupes de choc aux meneurs de toutes sortes et, en général, à tous ceux qu'avait mécontenté le faible régime soi-disant autoritaire de Primo de Rivera. Ainsi fut signé et exécuté l'arrêt de mort de la monarchie séculaire, que les apôtres du socialisme espagnol allaient remplacer par la République des Travailleurs.

Les fameux *latifundia*, qui ont fait couler assez d'encre pour les arroser et les rendre féconds, de même que les privilèges de classe — si on entend par classe la noblesse — n'ont été que des prétextes de style socialiste, quand on les compare aux causes profondes, réelles, dynamiques, c'est-à-dire les tendances laïcisantes de l'enseignement officiel et la crise économique dans laquelle fut noyée l'Espagne après 1918, au lendemain de la Grande Guerre.

Ce n'est pas le hasard qui dirige le monde : il est des faits-causes qui déterminent les événements, qui crèvent nos yeux. Il faut regarder, contempler l'enchaînement logique, mutuel, causal des faits si on veut répondre à la question que les étrangers nous posent souvent, avec une curieuse impertinence : « Comment se fait-il que la catholique Espagne soit tombée du jour au lendemain du haut des coupes aux sombres souterrains des décombrés d'incendie ? »

Pour répondre à cette question il ne suffit pas de monter à cheval sur une idée préconçue et de tout soumettre à son empire : le tempérament espagnol, si brûlant soit-il, n'explique pas tout, pas plus que les privilèges avec leur cortège de *latifundia*. Ce sont là des questions qui appartiennent à l'histoire. Les biens ecclésiastiques, après la République, étaient passés au Trésor national; ce n'est donc pas par avidité — surtout que l'Eglise en Espagne avait été, depuis longtemps, spoliée, — qu'on s'en prit à l'Eglise; d'ailleurs on ne détruit pas ce qu'on veut s'approprier; ce n'est pas non plus à cause du clergé ou des évêques espagnols qu'on est

arrivé à cet état de choses; ce n'est même pas, ou en tout cas ce n'est que très tardivement, à cause de l'or russe, ni même à cause des meneurs de chez nous; ce n'est pas non plus à cause de la transformation du régime monarchique en République des Travailleurs. Ce sont là des explications fragmentaires, qui n'expliquent qu'une très petite part des faits. Les causes essentielles sont ailleurs.

Les facteurs que je viens d'énumérer ne peuvent faire comprendre (la plupart sont des fantômes) comment les masses, supposées catholiques, aient pu s'enivrer du rêve matérialiste d'un paradis sur terre et, par contre-coup, sombrer dans la ténébreuse angoisse du *vir animal* sous le drapeau rouge des sans-Dieu.

Je crois pouvoir donner la vraie réponse et faire saisir ce qui s'est passé dans l'Espagne catholique rien qu'en étudiant d'abord l'enseignement païen que l'école officielle offrait à nos étudiants; ensuite, la crise économique dans laquelle s'est débattue l'Espagne d'après-guerre. Une fois ces deux facteurs compris, on s'aperçoit très bien comment les socialistes ont pu proclamer la République des Travailleurs et un peu plus tard former le Front Populaire qui devait répandre ses vagues sanglantes sur l'Espagne divisée par la guerre civile.

1. L'Espagne catholique

Je n'ai point la prétention d'épuiser ce sujet, ce qui exigerait des renseignements très précis sur les événements qui se sont déroulés en Espagne au cours du XIX^e siècle. Je prétends seulement donner un petit aperçu, un coup d'œil sommaire sur les facteurs religieux, politiques, sociaux et économiques qui ont conditionné la décomposition d'un régime séculaire et ont rendu possible l'avènement d'une soi-disant République des Travailleurs et cinq ans plus tard le coup d'Etat anarchico-communiste que tenta de prévenir le soulèvement civico-militaire.

La monarchie d'Alphonse XIII était héréditaire. Elle n'était point absolue, mais constitutionnelle et parlementaire. Il est certain que le fait d'avoir été héréditaire a joué un grand rôle quant à la chute de la monarchie elle-même. De l'avis de tout le monde, l'héritier du trône, atteint d'une maladie profonde, était incapable de continuer le rôle traditionnel assigné à la fonction royale. La santé des autres princes n'était pas non plus capable de rassurer les esprits. Sous la pression d'autres facteurs que nous allons essayer de mettre en lumière, ce simple accident déterminait un profond changement de régime.

Mais, sans ces autres facteurs, on ne voit donc pas pourquoi une bonne partie des organisations de droite et toutes les forces de gauche se seraient alliées pour établir la République s'il n'avait été question que de chercher un monarque. Du moins aurait-on pu attendre le décès d'Alphonse XIII, qui détenait le pouvoir depuis son enfance. Il y avait donc des motifs d'un tout autre ordre, il y avait des causes de décomposition que je vais tâcher de dégager.

Par une courte analyse, je veux essayer de déchiffrer le sens de cette formule, connue de tout le monde : « L'Espagne catholique. »

L'Espagne était catholique par tradition, par ses nombreux théologiens renommés, par ses saints fondateurs d'ordres, comme saint Dominique et saint Ignace de Loyola; par ses mystiques incomparables, comme saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila; par ses rois, comme saint Ferdinand; par ses croisades contre les Albigeois et contre les Musulmans dans la péninsule et à Lépante; l'Espagne était catholique par ses splendides cathédrales : Séville, Tolède, Burgos, Tarragone, Barcelone, Cordoue; par ses lieux de pèlerinage : Santiago de Compostela,

El Pilar de Zaragoza, le sanctuaire Covadonga, Montserrat; par ses processions éblouissantes où s'entassaient les foules dans la joie de l'adoration du Très-Saint-Sacrement et de la dévotion à la Sainte Vierge; l'Espagne était encore catholique, par rapport aux pays laïcisés, dans ce que son Code civil cristallisait à merveille l'alliance des droits divins et des droits qui émanent de la société politique.

* * *

On voit donc que l'Espagne héroïque était foncièrement catholique. Malgré la liberté des cultes, on peut affirmer, sans presque aucune restriction, qu'en Espagne il n'y avait que des catholiques ou des athées.

Par une tradition heureuse, tous les Espagnols, à de très rares exceptions près, devenaient catholiques par le baptême; leur mariage, j'ose le dire, était toujours contracté au pied de l'autel; ils recevaient au moment de mourir les derniers secours de l'Eglise et ils étaient enterrés dans des cimetières bénits. Les baptêmes, mariages et décès, enregistrés à l'église, étaient communiqués par les ministres du culte aux pouvoirs civils. Les prêtres étaient soutenus par l'Etat — ceci en acquit d'une dette, puisque l'Etat s'était emparé pendant la première République d'une grande partie des biens ecclésiastiques; — le culte était subventionné pour les mêmes raisons; les pouvoirs publics avaient le droit de présenter les évêques pour leur nomination, les prêtres étaient exempts du service militaire, sauf en qualité d'aumôniers; les archevêques étaient sénateurs de droit. La monarchie de l'Espagne s'était en somme soumise aux exigences du Droit Canon et le Concordat avec le Saint-Siège marquait d'un sceau ineffaçable l'heureux équilibre entre l'Eglise et l'Etat.

Comment se fait-il alors que, la monarchie à peine renversée, le catholicisme en Espagne faillit être entraîné dans sa chute? L'Eglise n'aurait-elle pu s'organiser à son aise et conserver son empire sur la vie publique, malgré le changement du régime?

Il suffit de remonter au XIX^e siècle pour trouver sans peine le facteur décisif de la décadence de l'Eglise de l'Espagne; sous l'écorce des formules on y découvre une sève de plus en plus empoisonnée. Je fais allusion à un facteur que j'estime décisif, — *l'enseignement à tous les degrés*, — facteur d'une telle importance que, manœuvré par les libéraux habiles de la monarchie, il a pu déchristianiser les masses du pays le plus catholique du monde. Une fois compris ce facteur, on conçoit qu'on puisse passer aisément, sans s'en apercevoir, d'une monarchie chrétienne à une république laïque et même socialiste, dans le sens péjoratif du mot.

L'Eglise d'Espagne, après la première République, — deuxième moitié du XIX^e siècle, — s'est endormie quelque peu sur ses droits acquis. Pourquoi aurait-elle fait des appels pressants à ses fidèles, alors que tout le monde était catholique en principe, que tout le monde l'était par des habitudes héréditaires, qu'on l'était même par routine et, hélas! qu'on l'était et trop souvent sans même savoir pourquoi?

Laissons pour l'instant la recherche des causes et des explications pour nous en tenir aux faits : dans toute l'Espagne catholique il n'y avait pas une seule chaire de théologie dans une seule université de l'Etat. Les universités et les lycées de l'Espagne catholique étaient des universités et lycées d'enseignement officiel : à côté des centres officiels, qui avaient le pouvoir exclusif de conférer des diplômes, il y avait bien d'autres centres d'enseignement, mais toujours extra-officiels. En d'autres mots, les catholiques en Espagne, malgré et surtout à cause de la monarchie catholique, n'avaient pas su créer une seule institution d'enseignement libre reconnue par l'Etat et ayant le pouvoir de conférer des grades académiques au même titre que les universités de

l'Etat. On peut en dire autant de l'enseignement secondaire, puisque les étudiants qui suivaient les cours dans les séminaires, même s'ils avaient déjà passé la philosophie, devaient passer, pour avoir accès à l'université, tout le baccalauréat officiel dans les lycées de l'Etat et même subir le ridicule examen d'admission aux études secondaires, alors qu'ils les avaient déjà terminées dans leurs séminaires! L'Etat était jaloux de ses institutions. On pourrait affirmer que la quasi confusion de l'Eglise et de l'Etat en Espagne, quant aux principes, et la tragique séparation de l'Eglise et de l'Etat, quant à l'enseignement, expliquent pour une large part le manque, dans ce même pays, d'une élite catholique dirigeante qui, dans l'ambiance civile, aurait eu assez d'autorité pour imposer des normes de conduite aux citoyens et pour empêcher que la République ne tombe aux mains des laïcistes et des francs-maçons, pour être livrée, en fin de compte, aux plus cruels extrémistes.

La philosophie traditionnelle n'était guère enseignée dans les écoles de l'Etat. Les professeurs d'université et de lycée de l'Espagne catholique, épris de nouveauté, allaient puiser leur science chez les auteurs de l'Allemagne rationaliste, ou encore chez les apôtres du positivisme français. Ramón y Cajal, un des chefs de l'histologie moderne, Ortega y Gasset et Unamuno, les deux grands maîtres de notre pensée contemporaine, Marañón, introducteur du système Freud en Espagne; Fernando de los Rios, sociologue franc-maçon et socialiste, pour ne citer que quelques exemples, avaient tous un prestige qui débordait les frontières de leurs chaires d'enseignement dans les universités officielles. Leurs doctrines trouvaient un écho à l'étranger et cet écho, repris par leurs coreligionnaires dans les milieux officiels d'enseignement en Espagne et dans la presse libérale, les haussait bien au-dessus du niveau du prestige de leurs contemporains. Nos plus fameux professeurs de l'enseignement officiel s'étaient habillés à la mode laïcisante des temps présents; c'étaient souvent des libéraux rationalistes, sinon des francs-maçons actifs ou des socialistes qui pouvaient convertir au besoin leurs chaires d'enseignement en tribunes politiques dressées contre le régime et contre l'Eglise.

* * *

L'élément révolutionnaire avait pris racine parmi les étudiants; de bruyantes manifestations et des conflits entre jeunes monarchistes et républicains avaient lieu au sein des universités: à Madrid, Barcelone, Séville, Saragosse et Salamanque. Ces désordres donnèrent lieu, le 6 mai 1930, à la déclaration de l'état de siège dans toute l'Espagne. Une fois que l'anticléricalisme avait réussi à parler d'une façon autorisée et de plus en plus exclusive, du haut des chaires universitaires, par la bouche des hommes formés dans le scepticisme contemporain toujours matérialiste, la logique des faits allait inonder nos lycées officiels et nos écoles normales d'une foule de professeurs qui n'avaient plus rien de catholique. Entrés aux centres d'enseignement officiel avec des conceptions religieuses sans consistance, loin d'avoir pu les éclairer au cours de l'enseignement secondaire ou supérieur, ils les avaient vues sombrer sous l'habile poussée laïcisante de professeurs renommés. On peut donc conclure, de cette énumération de faits, que l'Espagne catholique, par une négligence inconcevable, ne sut pas réagir d'une façon efficace et triompher de l'ambiance de plus en plus libérale et antireligieuse qui enveloppait ses centres d'enseignement officiel.

L'enseignement libre catholique comportait, il est vrai, outre les universités pontificales (trop nombreuses en Espagne avant la chute de la monarchie), les fameux et multiples collèges des ordres religieux des deux sexes et les séminaires diocésains. Une grande partie de la jeunesse passait par ces écoles et avait ainsi

l'occasion de recevoir une formation religieuse solide. Mais l'enseignement officiel, le seul enseignement qui confère ou refuse les diplômes légaux, l'enseignement qui détient les leviers de commande du pays par les classes dirigeantes qu'il prépare, en dernier ressort, pour tous les secteurs de la vie publique, cet enseignement-là était indifférent et souvent hostile aux traditions catholiques du pays. Les professeurs parlaient avec l'autorité reconnue par les centres officiels; l'Eglise parlait par ses ministres qui n'avaient pas le témoignage d'une science reconnue par les centres officiels. Voilà la plus tragique séparation de l'Eglise et de l'Etat; la valeur scientifique des prêtres déconsidérée aux yeux des intellectuels et par suite aux yeux du peuple lui-même.

C'est ainsi qu'on s'explique que des chefs politiques — Alcalá Zamora, président de la République; Miguel Maura, chef du parti conservateur et ministre de l'Intérieur du premier cabinet républicain de 1931; Osorio y Gallardo, avocat de prestige et dernièrement ambassadeur à Bruxelles de l'Espagne anarchico-communiste; Aguirre, commandant en chef de l'armée basque, alliée du gouvernement rouge de Valence — aient pu calmer les esprits fiers de leur religion et entraîner par des manœuvres déguisées dans un abîme de détresse spirituelle et morale les masses qui pensaient trouver chez des politiciens soi-disant catholiques et républicains une garantie pour leur liberté de conscience.

C'est également le caractère plus ou moins athée de l'enseignement officiel de l'Espagne catholique qui explique l'audace cynique des anticléricaux qui, sans violences populaires contre les personnes et les choses, réussirent à s'emparer de la nouvelle République pour lui donner une constitution foncièrement laïque. Déjà un mois après le changement de régime les coryphées de l'anticléricalisme trouvaient que le gouvernement provisoire témoignait trop de tiédeur et de timidité sur le point qui leur était le plus cher.

Deux mois après le changement de régime, le tolérant P. Yves de la Brière écrivait dans les *Etudes* une protestation contre les exploits criminels auxquels venaient de se livrer, dans plusieurs villes d'Espagne, des bandes révolutionnaires et anticléricales: assauts de couvents, pillages et profanation d'églises, destruction par le feu de nombreux immeubles. Tous ces attentats furent perpétrés dans des conditions qui attestent manifestement une préparation délibérément et méthodiquement concertée. Ils ne rencontrèrent aucune réaction efficace de la part de l'autorité publique et ils bénéficièrent d'une impunité à peu près complète.

Le gouvernement provisoire crut fournir une explication de ces sauvageries diaboliques en disant qu'elles étaient excusées par l'indignation populaire provoquée par une lettre pastorale de l'archevêque de Tolède. Le primat de l'Espagne rendait un noble hommage à la personne du roi Alphonse XIII, tout en marquant les devoirs des citoyens chrétiens à l'égard du pouvoir nouvellement établi, et en recommandant une politique d'union catholique pour la commune défense des libertés religieuses.

Si l'Espagne catholique avait été pourvue d'une université catholique possédant une influence analogue à celle que Louvain exerce sur les élites dirigeantes de la Belgique, j'estime que même au sein de la République une coopération intelligente se serait établie entre l'Eglise et l'élite des dirigeants politiques. Les forces politiques auraient été plus favorables à la liberté religieuse et au bon ordre social, elles se seraient dressées contre l'anticléricalisme assassin, contre le radicalisme exploiteur, contre le socialisme trompeur des masses, contre le communisme matérialiste, contre le terrorisme qui conduit au pire des esclavages, et, enfin, contre tous les complices des démagogues et incendiaires déguisés en démocrates.

S. Exc. don Antonio Garcia, évêque de Puy-Pontevedra signale dans le *Bulletin officiel* de son diocèse (16 septembre 1936) le revirement de l'enseignement dans l'Espagne nationale. Voici son témoignage : « De grands, d'immenses bienfaits se sont répandus sur les provinces soumises au gouvernement du général Franco; peut-être les plus grands sont-ils les dispositions brèves mais efficaces données sur le terrain de l'enseignement : rétablissement de l'enseignement de la religion dans les écoles primaires, normales et d'enseignement secondaire; intronisation du crucifix dans les établissements d'enseignement; extirpation du cancer de la coéducation. Un précieux sang a coulé et coule encore pour la régénération et la gloire de l'Espagne et, cependant, la christianisation de l'enseignement et de l'école est chose si précieuse que nous oserions affirmer et soutenir que le prix dont on le paye — alors que ce prix est un sang noble, innocent, généreux — n'est point exagéré. »

L'extrait de ce simple passage écrit deux mois à peine après le soulèvement civico-militaire, montre que les dirigeants de l'Espagne authentique se sont empressés, malgré les préoccupations de la guerre, à éliminer progressivement cette cause profonde et lointaine qui favorisa la déchristianisation de l'Espagne catholique et y installa la démagogie avec son cortège d'assassinats, d'incendies et de vols que les sans-Dieu commettent au nom de l'évolution des forces aveugles de la matière.

2. Les organisations rouges en Espagne

Il y a eu un facteur économique international qui a joué un rôle de premier plan dans l'ambiance du travail en Espagne. Pendant que l'Europe était divisée en deux fronts, pendant que la Grande Guerre battait son plein, l'Espagne trouvait dans la neutralité toutes les douceurs de l'âge d'or. Pendant cette période de conflits sanglants, des petits commerçants et industriels trouvèrent moyen de bâtir des fortunes dignes de provoquer les envies des aristocrates de jadis. Pendant cette époque, comme au temps des découvertes, on s'habitua à un gain de plus en plus facile. Une demande toujours pressante, qui ne se souciait pas de la qualité des produits, mit alors l'Espagne en face d'un marché formé par presque toute l'Europe. L'excès d'exportation qui occupait toute la main-d'œuvre devait avoir comme conséquence immédiate la hausse progressive du coût de la vie, qui était loin d'aller de pair avec une augmentation progressive des salaires. Celle-ci était cependant de stricte justice en regard des bénéfices fabuleux des industriels, commerçants et paysans-patrons de ce pays neutre.

La hausse du coût de la vie diminuait le pouvoir d'achat des salaires que les ouvriers, malgré un travail toujours plus intense, ne voyaient augmenter qu'avec retard. On eût dit que les patrons espagnols étaient convaincus que la tragique situation qui divisait l'Europe en deux fronts de combat leur avait été offerte pour qu'ils en retirent seuls tous les bénéfices, à l'exclusion des ouvriers.

C'est dans ces circonstances que les ouvriers, ayant ouvert les yeux, se sont empressés d'entrer dans les organisations syndicales. En Espagne, comme ailleurs, des causes tout à fait justes ont poussé les ouvriers à se grouper en vue de la défense commune de leurs droits contre l'exploitation des bourgeois libéraux. Deux sortes de groupements sociaux, de teinte plus ou moins rouge, se sont épanouis à l'ombre de la monarchie décadente : les *Syndicats libres*, extrêmement conservateurs et quelque peu naïfs en ce sens qu'ils croyaient pouvoir résoudre pacifiquement les litiges entre les ouvriers et les patrons libéraux; et, d'autre part, les deux grandes organisations syndicales,

Union Générale des Travailleurs et la *Confédération Nationale des Travailleurs*, la première socialiste autant que communiste, la deuxième anarchiste. Ces deux dernières provoquent par leurs audaces criminelles le coup d'Etat de Primo de Rivera (septembre 1923) et leurs masses alliées à tous les mécontents du régime autoritaire renversèrent la monarchie séculaire, que les apôtres du socialisme espagnol remplacèrent par la République des Travailleurs (14 avril 1931). Ainsi se trouva constitué le premier Front Populaire de l'Europe.

Pendant la guerre, les dirigeants des syndicats inscrivirent à leur actif les plus beaux succès. Les patrons n'avaient aucun intérêt à voir leurs entreprises paralysées par des grèves parfois trop légitimes, en raison des énormes bénéfices que la Grande Guerre leur procurait en progression géométrique, et pour en assurer l'accroissement ininterrompu ils étaient souvent prêts à de larges concessions. Mais les ouvriers sentaient très bien que tous ces justes avantages ne leur étaient accordés que sous la pression plus ou moins violente des syndicats. De là l'aveugle confiance que les masses mirent bientôt dans leurs chefs; de là l'empire presque absolu de ces chefs sur les masses. Nous allons voir comment ces chefs, déguisés en sauveurs, les menèrent comme un docile troupeau, par des chemins tortueux, à travers la dictature et le réveil éphémère de la monarchie, jusqu'au sommet rouge de la République des Travailleurs.

Après le Traité de Versailles, les grands pays voisins abandonnèrent le fusil pour reprendre les instruments de la production. Les tracas de la guerre avaient forgé chez les belligérants la volonté tenace d'une restauration nationale; notre peuple, par contre, soutenu en cela par les syndicats, s'était rangé sous la loi du moindre effort, pour ne pas contrarier ses habitudes d'un gain facile.

La fin de la guerre provoqua, en Espagne, une crise économique bien plus profonde que celle que les autres pays connurent seulement dix ou quinze ans plus tard.

* * *

Une fois la paix signée, les pays voisins pouvaient se passer de nos produits; notre monnaie, à peu près aussi haute que le franc suisse, mettait des entraves à un marché qui, en des circonstances anormales, avait réclamé nos produits. De grandes entreprises avaient été montées chez nous, comme si la Grande Guerre ne devait jamais prendre fin. Cependant, dès la conclusion de la paix, nos meilleurs clients de la veille étaient devenus en peu de temps nos pires concurrents.

Les meneurs des masses qui, en se fondant sur une idée vague de justice sociale, s'étaient dressés en des circonstances propices pour proclamer avec succès les exigences des masses ouvrières contre l'exploitation des patrons, allaient profiter de cette crise pour les dompter par la violence. Grâce à eux les classes ouvrières touchaient des salaires plus élevés, en même temps qu'on avait obtenu une réduction sérieuse des heures de travail et qu'un système d'assurances était annexé à la législation industrielle.

De leur côté, les patrons qui, avec un peu de crédit et beaucoup d'audace, avaient remporté de merveilleux succès pendant la guerre, se trouvaient le lendemain les mains vides, ayant la veille épuisé leurs fonds de réserve dans la construction ou l'agrandissement des fabriques et des usines. Ces mêmes fonds de réserve subirent en Espagne une forte dépréciation lors de la chute progressive des devises étrangères, surtout celle de l'ancien mark et des couronnes autrichiennes. La fin des hostilités provoqua donc en Espagne une secousse profonde dans la vie économique, et elle devait dégénérer en un conflit social inévitable : d'une part, pendant cette courte période, les grandes

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

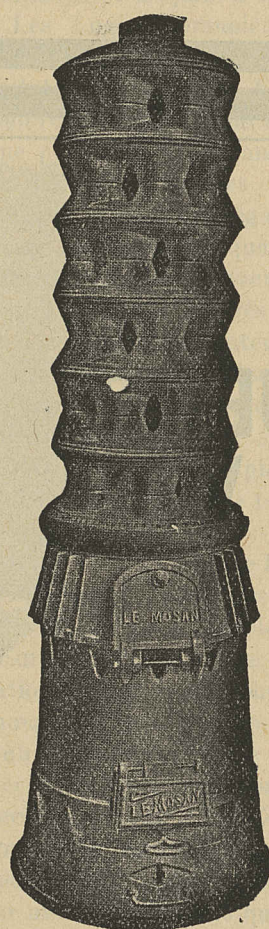
U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —
Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapissier
LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE



LE " MOSAN "

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le " Mosan "

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

Pour vos TRICOTS employez les

Laines D'Aoust

et spécialement la « 50 », dont chaque marotte
est munie de l'étiquette ci-dessous



ÉTABLISSEMENTS

D'AOUST FRÈRES Sté A^{me}

18, rue Bollinckx, Anderlecht-Bruxelles

SPÉCIALITÉS : Laines à tricoter. Laines
pour bonneteries. Laines
pour tissages.

S. A. " CEMSTO "

**CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES**



**Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.**

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abonne-
ment et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

**NE JETEZ
PAS VOS**

CALORIES

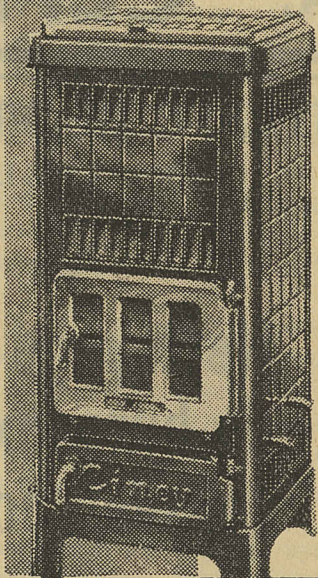
**DANS LA POUBELLE:
confiez-les à un calo Ciney.**

Les cendres que produit un Ciney ont donné la totalité de leurs calories et vous ne jetez rien qui puisse encore chauffer, en utilisant pour votre appartement le calo Ciney, dont le système de récupération des gaz et l'enveloppe extérieure augmentent le rendement du combustible et la capacité de chauffe.

Le calo Ciney n'a pas été conçu pour brûler du charbon, mais pour en brûler le moins possible.

Coquet, propre et d'un fonctionnement régulier, voici un calo Ciney qui fera le confort de votre appartement.

Le catalogue général Ciney vous sera envoyé sur demande par Les Forges de Ciney, à Ciney.



LES FORGES DE CINEY S A

organisations syndicales avaient eu l'occasion de prendre dans leurs mailles une bonne partie des ouvriers d'usine et de fabrique; de l'autre, beaucoup de patrons furent surpris par la paix qui allait paralyser les entreprises dans lesquelles ils avaient enterré leurs bénéfices.

En un mot, les ouvriers se refusaient à changer leurs habitudes de gain facile, tandis que les patrons n'étaient plus à même de faire de nouvelles concessions. Le conflit dégénéra en lutte de classes. Les syndicats conservateurs avec tous leurs membres marchaient parallèlement aux autres syndicats. Ils ne pouvaient ignorer que les avantages arrachés aux libéraux pendant la guerre n'avaient été accordés à la classe ouvrière qu'à la suite de grèves parfois violentes fomentées par des syndicats rouges plus ou moins déguisés. Mais après la guerre, ce furent ces mêmes syndicats libres qui renversèrent les plans subversifs des rouges chaque fois que ceux-ci déclanchaient des grèves soutenues par la violence et dénuées de tout fondement de justice. Les organisations syndicales se déclarèrent alors une guerre sans merci, d'une part pour assurer la liberté de travail et d'autre part pour accaparer le monopole des classes ouvrières. Des attentats entre les différents membres des syndicats antagonistes se multiplièrent, surtout dans les rues de Barcelone; il n'y avait plus ni liberté de travail, ni sécurité personnelle. Ce fut l'audace des grands syndicats rouges (d'un rouge camouflé) qui provoqua, je le répète, le coup d'Etat de Primo de Rivera, bien plus que le désastre de l'armée espagnole sur le sol marocain. L'opinion publique espagnole, aussi dégoûtée des faiblesses du régime en Afrique que de son incapacité dans les affaires intérieures de la Péninsule, applaudit à l'avènement de la dictature de Primo de Rivera en septembre 1923.

Ce gouvernement d'autorité se maintint pendant sept ans. Cette période fut heureusement marquée par la fin de la guerre du Maroc, ainsi que par le rétablissement de l'ordre public, du commerce et des finances. On créa un admirable réseau routier et, sous ce même gouvernement, l'effort national offrit au monde, en 1929, les merveilleuses Expositions de Barcelone et de Séville. Ce fut un régime bienfaisant et prospère. Hélas! il ne réussit pas à apaiser les masses avides de nouvelles conquêtes, et les plans de canalisation des eaux dans les régions stériles de l'Espagne ne furent guère exécutés.

La dictature, qui fut dès le premier moment acclamée par toute l'opinion publique espagnole, tomba en poussière par des causes multiples qui fomentaient sa propre décomposition.

Tout d'abord, elle ne sut qu'étouffer, et non résoudre, la dangereuse lutte des classes; ensuite, par un centralisme outré, Primo de Rivera se créa des ennemis dans les régions catalanes et basques; enfin, les impôts, qui pesaient sur ce pays accablé par la crise d'après-guerre, semèrent le mécontentement dans les classes moyennes, surtout que ces charges étaient souvent imposées pour défrayer des dépenses somptuaires destinées à rendre à l'Espagne son antique grandeur. Mais le réveil national s'était produit trop tard pour permettre à l'Espagne de reprendre sa route historique.

Le fait que des militaires occupaient les hauts postes politiques relâcha la discipline dans l'armée: les anciens chefs politiques, écartés de la vie publique par la dictature, devenaient républicains contre le monarque allié à Primo de Rivera.

* * *

La dictature prit fin au début de 1930. Elle fut remplacée par le gouvernement de transition du général Berenguer, qui fit bientôt place au gouvernement Azaña. Le 14 avril 1931 la République fut proclamée à la suite des élections municipales, qui

avaient eu pourtant pour résultat l'élection de 22.150 conseillers municipaux d'opinion monarchiste contre 5.875 républicains.

Les Loges, somnolentes sous les gouvernements libéraux, s'étaient multipliées en nombre et en activité à la fin de la dictature; les régions basque et catalane se groupèrent dans un élan romantique autour de leurs chefs exilés pendant la dictature; une puissante propagande antimonarchique avait été organisée par les Loges dans les centres officiels et une propagande communiste intense imprégnait les masses ouvrières. La propagande rouge eut beau jeu quand à la décomposition du régime fort succédèrent des gouvernements d'autant plus impuissants à contrecarrer les progrès des idées les plus subversives, que les anciens politiciens entendaient se servir des masses populaires, des vieilles organisations rouges, comme de forces de choc, dans le cas où le monarque aurait essayé de résister. Dès qu'Alphonse XIII apprit le succès des républicains dans les grandes villes, il craignit les pires violences. Il crut donc prudent de quitter l'Espagne, qui tomba désormais aux mains des républicains.

C'eût été en vain que les rouges eussent exploité la détresse de l'Espagne, si la dictature s'était basée sur le fondement du corporatisme social; belle solution que d'autres pays autoritaires de l'Europe ont su mettre en pratique pour assurer une cohésion nationale à base de cohésion sociale. S'il en avait été ainsi, ce chœur de voix troublantes qui retentirent sur les décombres d'une monarchie rongée par le libéralisme n'aurait pas trouvé d'écho; et les Blasco Ibañez, Unamuno, De los Rios, Marañon, Lerroux, Prieto, Alcalá-Zamora, Azaña, Largo Caballero, Macià, Companys, Aguirre, Domingo, et tant d'autres chefs tristement célèbres dans notre chute vers l'abîme, n'auraient pas été suivis par une foule de naïfs qui prirent leurs calomnies comme paroles d'Evangile et épousèrent toutes leurs haines. Galvanisés par les mêmes convoitises, tantôt cruelles, tantôt sectaires, mais toujours égoïstes, tous ces naïfs se ruèrent pour prendre place au banquet de la République. Ils se vengeaient ainsi des faiblesses indulgentes, bien plus que des cruautés, que la dictature et le réveil éphémère de la monarchie auraient pu leur infliger.

On accusait la monarchie et la dictature de tous les maux qui accablaient l'Espagne, et pour tromper les naïfs on préconisait une République respectueuse des droits de tous, une République qui mettrait fin aux privilèges des classes, une République généreuse qui supprimerait les impôts puisqu'elle tendrait à la réduction de l'armée, cause de guerres, une République qui ne devrait plus soutenir le faste d'une Cour royale, ni le clergé et le culte et qui supprimerait une bureaucratie coûteuse, stérile et gênante. Sous ce programme extrêmement libéral au point de vue religieux, mais qui conservait pourtant des apparences innocentes, se rangèrent les partis du pacte de Saint-Sébastien, les Catalans et Basques de toute nuance politique, tous les mécontents de la monarchie et de la dictature, tous les adversaires acharnés de toute discipline qui n'avaient rien à craindre et tout à gagner d'un changement de régime. La République des Travailleurs fut votée tant par des droites mécontentes des régions autonomes que par les francs-maçons, les socialistes et les anarchistes, avec la seule différence que ces derniers s'emparèrent dès le premier jour des leviers de commande, montrant les dents aux royalistes et installant comme dictateur du nouveau régime, soi-disant démocratique, Azaña, qui s'appuyait sur les masses rouges.

Une des lois de cette caricature de démocratie fut celle de la défense du régime, loi simplement anarchiste, puisqu'en fait on pouvait s'en prendre à qui on voulait, sans devoir en rendre compte à personne, sauf au fantôme qu'on venait d'ériger en République. La formule interne qui présida à la constitution

de la République fut puisée dans les fonds ténébreux des Loges maçonniques. Elle consistait uniquement à écraser les partis de droite. Les organisations syndicales rouges avaient servi de point d'appui pour renverser le régime : il fallait leur en savoir gré. C'est ainsi qu'une année après la République, en 1932, un écrivain français qui connaît bien l'Espagne publiait dans une importante revue française un article sur « Azaña, le dictateur rouge en Espagne ».

On se demandera, peut-être, pourquoi l'Eglise, en Espagne, n'avait pas tenté d'organiser les masses ouvrières avant qu'elles fussent infectées par le microbe de Moscou, ravageur des consciences, du sens commun et du bien-être du pays.

C'est ici que je vais répondre en montrant la convergence des deux facteurs qui ont failli ruiner l'Espagne dans sa vie religieuse, politique, sociale et économique. Les masses, malgré des habitudes religieuses séculaires, n'étaient pas formées pour braver les raisons séduisantes des meneurs, surtout qu'à côté des flatteries qui excitaient toutes leurs convoitises ils savaient introduire de vastes réformes sociales très justes. Le prestige de l'Eglise en Espagne était, de longue date, sapé par l'enseignement officiel, devenu indifférent, sinon hostile. D'autre part, comme les libéraux étaient protégés par le pouvoir exécutif, les plus justes réformes sociales seraient devenues illusoires. Sous un programme pacifique, l'Eglise eut à lutter contre un régime catholique en principe, contre des patrons qui comme tels n'étaient pas catholiques, et contre des ouvriers qui trouvaient tous les avantages matériels et surtout la liberté du travail dans les organisations syndicales rouges.

Je veux illustrer ma pensée par un exemple qui marque la mentalité d'une époque : un grand patron industriel, soi-disant catholique, me raconte d'un air moqueur qu'on l'a prié de collaborer à la bonne marche d'un syndicat catholique qu'on vient de fonder. « Comme ils se trompent, ces gens, continue-t-il; je n'ai aucun avantage à soutenir un syndicat qui pourrait demain m'imposer toutes sortes de restrictions, et j'ai tout avantage à traiter avec des meneurs anarchistes ou autres, car je le sais par expérience, en cas de conflit, ils ne vendent pas cher leurs troupes. » Sans doute aujourd'hui changerait-il d'avis, mais, hélas ! il est trop tard. L'or de la Russie et le fameux prétexte des *latifundia*, que personne ne songeait à labourer, n'auraient pas eu toutes les conséquences tragiques dans lesquelles se débat l'Espagne actuelle si le ver n'avait pas été dans le fruit, si l'enseignement officiel de cette nation catholique n'avait pas servi à déchristianiser toutes les classes sociales de l'Espagne, si le libéralisme n'avait pas imprégné l'élite dirigeante sous la monarchie, si la prospérité factice des années de 1914-1918 n'avait pas créé des habitudes de vie facile que personne ne voulait plus changer, si les patrons n'avaient pas préféré les syndicats rouges aux syndicats chrétiens.

Le point de départ de cette tragédie est antérieur à la République : l'enseignement officiel signa l'arrêt de mort de la monarchie elle-même; les patrons et ouvriers se lancèrent chacun de leur côté dans des aventures fantastiques; et l'Eglise dut se contenter de déplorer les ruses des uns et la mauvaise foi des autres jusqu'au moment où la République la cantonna dans ses églises, devenues désormais propriétés nationales. A l'ombre du libéralisme, le matérialisme s'épanouit à l'aise. La loi de gravitation des corps se traduit alors chez les peuples par la loi du plus fort. Celle-ci déborde bien vite une légalité purement cérémoniaire. Elle renverse et écrase toutes les valeurs intellectuelles et morales, tant individuelles que sociales, lentement formées par la civilisation catholique que nous avaient léguée des générations de héros vénéérés.

* * *

Problèmes actuels

LA BRÈCHE

Chaque fois qu'un être se trouve soumis à une quelconque « pression », il s'évertue, pour éviter la destruction, d'organiser une défense. Dans le cas d'une « pression » contre une force armée, par exemple, celle-ci établira des fortifications. Dans le cas d'une « pression » hydraulique, la défense prendra la forme d'une digue.

Et toute résistance à une pareille pression : que ce soit le mur d'un château, ou une ligne de tranchées modernes, ou une digue retenant les eaux, vaut ce que vaut son intégrité. Si la ligne est brisée ou si la digue cède, si une brèche est faite dans la muraille, la défense s'écroule.

Or, il existe actuellement un mur, une défense qui se développe et qui s'étend contre la révolution qui menace l'Europe entière. Cette défense n'est pas encore organisée; elle n'est qu'esquissée et embryonnaire, mais elle est en voie de formation. Le processus est lent parce que les vieilles choses sont toujours lentes à se rendre compte d'un péril nouveau qu'elles n'ont pas encore expérimenté.

Notre ancienne civilisation européenne, créée par la religion chrétienne sur la base de l'empire romain, souffre d'une pression du communisme. Contre cette pression elle organise petit à petit une ligne de résistance, un mur. Ce mur est fait des instincts confus de la plupart des hommes; de la confiance, plus consciente, dans la tradition qu'ont ceux qui sont familiarisés avec le passé; de l'organisation religieuse de l'Europe (ce qui en reste); des paysans dont l'âme et le caractère seraient détruits par le communisme. Un autre élément encore de cette résistance qui se dessine est formé par la masse de ce qui subsiste de petits artisans et petits commerçants, beaucoup plus nombreux dans un pays que dans un autre. Enfin, le plus mauvais élément dans cette défense, parce que le moins respectable, est fourni par les organes existants de la ploutocratie : la finance internationale, etc. On peut ajouter que la grande force du nationalisme aide, dans quelque mesure, la formation du mur de défense. Mais cette force travaille dans les deux sens. Le nationalisme pousse les hommes à résister à une révolution cosmopolite, mais elle sépare et oppose des nations qui ne réussiront à arrêter cette révolution qu'en s'unissant dans une défense commune.

Et déjà il y a une brèche dans le mur. Sur un point les prodromes d'un écroulement apparaissent. Ce point, c'est la France.

Partout, aujourd'hui, en France ou dans les pays voisins, dès que vous parlez à quelqu'un d'intelligent et d'averti, et qui connaît l'Europe, vous entendez la même histoire : « La France est le point dangereux; la France pourrait bien aller au communisme; la France est déjà assez « rouge » pour être une cause de faiblesse dans la ligne de défense ».

Pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi l'opinion en Europe penche-t-elle de plus en plus vers cette vue des choses? Parce que la machinerie du gouvernement français — qui est à peu près ce qu'on peut concevoir de pire : un Parlement sans classe gouvernante et une absence totale de pouvoir national monarchique — se prête tout particulièrement aux manœuvres de Moscou.

Il y a deux manières de gouverner de grandes masses d'hommes, de grandes nations. L'une, c'est l'aristocratie, que nous comprenons mieux et qui est moins ambiguë quand nous l'appelons un « gouvernement de classe ». L'autre est le gouvernement

concentré dans un seul homme. Evidemment, un mélange des deux manières est possible dans des proportions variables. Le gouvernement par un homme doit toujours être tempéré et restreint en quelque mesure. Il en va de même pour un gouvernement de classe. Même la Constitution intensément aristocratique de Venise admettait certains soutiens populaires, et toute monarchie puissante dans le passé, même celle des pires despotes, a dû s'appuyer sur un Conseil.

De nos jours, dans la civilisation blanche de l'Europe centrale et occidentale et aux Etats-Unis, il y a l'exemple unique de la Grande-Bretagne : le seul Etat aristocratique subsistant encore, dont les destinées reposent entièrement entre les mains d'une classe dirigeante. Une classe qui se renouvelle constamment et dont un autre élément plus important encore de sa puissance est fourni par le caractère de la nation, qu'elle fournit en officiers, en juges, en professeurs, bref en tous ceux qui donnent leur mentalité à une nation. Depuis quatre siècles les Anglais en sont arrivés à désirer une oligarchie. Ils la considèrent comme naturelle pour eux et ils savent par expérience qu'ils connaissent la prospérité sous cette forme d'ordre social. Il est probable que s'ils la perdaient, ce serait pour eux le désastre. Impossible de s'imaginer une Angleterre démocratique, ou des Anglais férus de l'esprit d'égalité. A leurs yeux l'égalité est ridicule, étrangère et, ce qui est pire, ils la détestent.

Dans tout autre système politique important, l'élément monarchique est présent. Les sots l'appellent fascisme quand ils le découvrent en Europe, parce que les sots tombent, par le poids naturel de leur bêtise, dans l'emploi des mots les plus simplistes. Les sots ne peuvent saisir la complexité du réel. Le *fascisme* n'est, évidemment, que cette forme de « monarchie » extrême telle qu'elle existe en ce moment dans la nouvelle et puissante Italie créée par Mussolini. Mais vous trouvez le *fait* monarchique partout dans les grands Etats en dehors de l'Angleterre, à une exception près. Pilsudski sauva la Pologne en restaurant un pouvoir central. La chose fut faite également dans la nouvelle Allemagne. Elle lutte pour s'établir en Espagne. Elle est fermement établie au Portugal. Au delà de l'Atlantique l'unité des Etats-Unis, leur continuité, leur âme unique, tout cela tourne autour de l'institution de la Présidence. Là-bas, la monarchie est contenue par un certain nombre de freins, établis pour prévenir un trop grand développement de cette monarchie. Pourtant il était dans la nature des choses qu'une fois la monarchie établie par les Pères de la République, une fois créé l'office du Président, cette institution ne pouvait que voir sa puissance grandir et devenir, dans chaque crise, le salut du pays.

L'Angleterre par son gouvernement de classe; la Pologne, l'Allemagne et l'Italie par leur esprit « monarchique », sont toutes d'accord sur ce point : *que l'on ne peut permettre à la révolution de ruiner notre civilisation*. Toutes sentent que le communisme, c'est la mort. L'Angleterre est la moins inquiète parce qu'elle se sent le plus à l'abri, du fait de son tempérament national avec ses fruits aristocratiques. L'Allemagne est la plus inquiète parce qu'elle a vu et vécu les pires exemples de la bassesse communiste sur son propre territoire. Mais toutes s'unissent instinctivement dans cette défense contre une pression qui menace notre culture commune.

A ce sentiment général des grandes Puissances la France fait exception. Personne ne peut dire ce qui arrivera en France, et parmi les diverses possibilités celle d'un régime communiste n'est pas exclue. C'est sur l'avenir immédiat de la France que sont fixés les yeux de tous les hommes de jugement. Les différences et les oppositions nationales, si vives apparemment, ne sont pas à la racine de nos troubles actuels. Il n'y a pas de danger sérieux d'une guerre entre deux ou plusieurs grandes puissances. Le

danger est autre. Nous sommes menacés d'une guerre « servile ».

Les Français sont affligés de ce que l'on appelle ironiquement un « système représentatif », un Parlement sans classe gouvernante. C'est la raison pour laquelle ils sont, politiquement, en plein chaos. Plus personne, en France, ne respecte encore le parlementaire. Il est devenu un objet de mépris pour tous ceux qu'il prétend « représenter ». Il n'est pas exactement le maître — il est trop effrayé par le dégoût dédaigneux généralisé qu'il inspire pour oser agir en maître — bien qu'une Constitution écrite lui en donne la puissance. Mais c'est quand même lui, en fin de compte, qui se trouve aux leviers de commande de l'action publique. En France, c'est le politicien professionnel qui casse ou nomme un général, qui décide de telle mesure économique, qui renouvelle sans cesse les efforts désespérés pour détourner l'infortune, et — en dehors de ce politicien professionnel — personne ne peut se prévaloir, là-bas, de l'ombre d'une autorité. Aucun monarque quelconque n'y existe et moins encore y trouve-t-on une classe gouvernante. Celle-ci y est d'ailleurs impossible, car une oligarchie ploutocratique est bien ce que les Français détestent le plus (point où, politiquement, les Français sont le plus opposés aux Anglais). Il n'y a plus de trace de « monarchie » en France, parce qu'une association d'idée s'y est établie entre monarchie et perte de la liberté civique.

La conséquence de ce déplorable état de choses, c'est que Moscou a eu facile à s'installer en plein dans la substance même de la société française et le résultat de ce travail ininterrompu, de cet affaiblissement de la France, est une solution de continuité dans la résistance contre la révolution que les autres nations s'appliquent à organiser.

Situation paradoxale mais mortellement dangereuse. Sans doute, il est rarissime le Français qui supporterait pratiquement un régime communiste, mais ils sont de plus en plus nombreux les Français qui votent communiste. Déjà ils forment le sixième du pays et bientôt, peut-être, ils seront un quart ou un tiers... L'élection ne signifie pas grand-chose et en France moins encore qu'ailleurs. L'élection au profit de partis et d'individus de deuxième et troisième ordre, avides d'argent et de renommée, est loin du réel. Elle est encore plus loin du réel quand le groupe corrompu qui détient le pouvoir empêche un vote direct sur des problèmes concrets — et les politiciens français, sachant qu'ils n'y survivraient pas, ont toujours empêché pareil vote sur une quelconque question précise et concrète.

Voilà donc où gît le danger actuel en Europe. Peut-être disparaîtra-t-il brusquement. L'histoire de France a vu plusieurs de ces retournements soudains. La passion gauloise pour la guerre civile et pour l'esprit de faction s'est souvent muée brusquement en une acceptation, soudaine, d'une unité renouvelée. Il en fut ainsi au moyen âge, au milieu du XIV^e siècle; il en fut ainsi au commencement du XVII^e, après que les guerres de religion eussent à peu près tué l'Etat français; il peut en être ainsi demain ou après-demain. Mais l'état de choses actuel est extrêmement périlleux, non seulement pour les Français eux-mêmes, mais pour nous tous. Car avec une France même partiellement communiste, la ligne de défense pourra difficilement tenir.

HILAIRE BELLOC.

Réalités polonaises⁽¹⁾

La Pologne n'est plus telle que l'imagination romantique du siècle dernier se la figurait : un pays martyr soumis au joug de l'opresseur étranger, peuplé de comtes Bolski qui partageaient leur temps entre les conspirations patriotiques et les amours chevaleresques, et de « faucheurs de la mort », vêtus de shapskas et de costumes pittoresques, cultivateurs moustachus que la haine du tyran moscovite avait incités à une lutte héroïque et vaine. Les Sarmates d'aujourd'hui chérissent ces souvenirs d'un passé tragique et sanglant, mais plein de sacrifices sublimes. Ils préfèrent cependant méditer la leçon des époques où leur Etat fut puissant, et où il perdit jusqu'à son existence par la faiblesse de ses dirigeants et par la cupidité des voisins.

L'on ne veut pas retomber dans les erreurs des ancêtres, et l'on s'applique à fonder la grandeur nouvelle de la République sur une base solide, garante de stabilité dans l'avenir. L'ère des partages a pourtant grevé le pays de charges si lourdes que vingt ans ne lui ont pas suffi à se libérer de cette hypothèque, et qu'il cherche encore sa voie dans maint domaine.

Beaucoup de choses ont été accomplies; l'essentiel, l'établissement de la souveraineté de l'Etat sur l'ensemble du territoire, a été obtenu avec une rapidité exceptionnelle. Novembre 1918 : la République est constituée, son autorité reconnue en Pologne ex-russe et autrichienne; décembre 1918 : Lwow et la Galicie orientale sont libérées de l'étreinte ruthène; janvier 1919 : la Posnanie rejoint la mère patrie; en 1920, il faut repousser l'invasion bolchévique, et 1921 apporte la réunion de Vilna ainsi que de quelques districts silésiens. Depuis, les Polonais sont maîtres incontestables chez eux. Pas un pouce du sol national ne saurait être cédé sans guerre, pas un soldat étranger en armes n'oserait pénétrer en Pologne contre la volonté de Varsovie. Ils n'ont pas duré longtemps les mois où les Prussiens haineux se gaussaient du *Saisonstaat* à leurs portes, voué, croyaient-ils, à une disparition prochaine! Les frontières de la République sont, depuis seize ans, aussi assurées que celle de n'importe quel autre grand Etat d'Europe.

La position diplomatique de la Pologne dans le monde a été un peu plus longue à s'affermir, mais elle ne pourrait être actuellement plus brillante. Varsovie est un facteur décisif à l'est de notre continent, au même titre que Berlin ou Moscou.

Jusqu'en 1933 la République des bords de la Vistule ne pouvait s'appuyer que sur l'alliance française et roumaine, tandis que les rapports ne cessaient d'être tendus avec le Reich et l'U. R. S. S., agresseurs possibles du lendemain. L'arrivée au pouvoir de M. Hitler change brusquement les choses : l'alliance germano-soviétique cesse de jouer, les deux empires totalitaires deviennent adversaires irréconciliables. Le maréchal Pilsudski et son fidèle disciple, le ministre des Affaires étrangères colonel Beck, savent admirablement mettre à profit la situation nouvelle. Berlin et Moscou auront besoin désormais de l'ennemi d'hier, pour lutter contre l'ex-allié; si la Pologne réussit à mener habilement les négociations, elle pourra obtenir des deux voisins des avantages considérables. C'est d'abord le tour de l'U. R. S. S. : un pacte de non-agression est conclu, on échange des ambassadeurs, les rapports sont enfin normalisés. Puis vient l'Allemagne; là le revirement est encore plus complet; par une série d'accords,

les vieux litiges sont enterrés, ou du moins ajournés, des relations amicales renaissent après des siècles de mésintelligence.

Cette double opération de rapprochement libère la Pologne de la tutelle exclusive de la France, tutelle dont l'orgueil national souffrait depuis des années. La situation extérieure française ne permettait certes point de laisser partir l'alliée sarmate; le Quai d'Orsay fit donc de son mieux pour regagner le terrain perdu à Varsovie. Les bonnes grâces de la Pologne furent soudain convoitées de tous côtés. Celle que le Duce avait encore oubliée au moment du Pacte à Quatre était admise comme partenaire aux droits égaux par le concert des grandes puissances.

La formation des différents Fronts populaires, les guerres d'Ethiopie et d'Espagne, les affaires de Chine : rien de cela n'a modifié les principes directeurs de la politique extérieure polonaise. L'intérêt dominant du pays qui, après la Belgique et la Serbie, a le plus pâti de la guerre mondiale, c'est le maintien de la paix. Se vouant à l'œuvre du redressement économique et social nécessaire, la Pologne n'a rien à gagner dans un nouveau conflit; elle ne pourrait que subir, une fois de plus, les pires calamités. Eviter une « croisade idéologique », — M. Beck est l'inventeur du terme, — voilà l'objectif primordial de la diplomatie varsovienne. Faire entendre nettement aux Russes et aux Allemands qu'ils ne pourraient passer par le territoire polonais en cas de guerre, grouper les Etats qui pensent de même et former un bloc des nations neutres et pacifiques, tels sont les moyens employés pour atteindre le but. Voilà comment il faut interpréter le resserrement de l'alliance roumaine, la collaboration avec les Etats baltes et scandinaves, avec la Belgique et l'Entente balkanique. Varsovie est restée dans la ligne en tâchant de se ménager à la fois la Grande-Bretagne et l'Italie durant l'ère de tension extrême entre Londres et Rome; elle demeure fidèle à ses conceptions en réglant comme elle le fait son attitude envers Paris et Berlin. Depuis la visite du maréchal Smigly-Rydz aux bords de la Seine, l'alliance franco-polonaise est redevenue le dogme primordial de la politique varsovienne. Seulement les bases du pacte ont été modifiées, pour le plus grand bien des deux partis : à la place d'un souverain et d'un vassal, voici deux puissances parfaitement indépendantes, unies par leurs sympathies et leurs intérêts communs. La Pologne cherche évidemment à détourner la France de l'U. R. S. S.; dans une certaine mesure, elle y a réussi : l'état-major de Paris ne montre plus aucun empressement à intensifier sa collaboration avec l'armée rouge... Outre l'affaire Toukhatchevski, il convient de voir là la main de la Pologne; car le général Gamelin estime hautement l'appoint possible des forces polonaises et roumaines coalisées.

Le renouveau de l'intimité avec Marianne est dû à l'initiative des militaires. Le flirt avec Gretchen, lui, est surtout le fait des diplomates. Chaque fois qu'une friction se produit, M. Beck intervient d'un côté, le général Goering de l'autre. — Car en Allemagne, c'est l'armée qui tient aux Sarmates. — Les sujets de discorde entre les deux voisins ne manquent point. N'oublions pas que les Français sont populaires en Pologne; par contre, les Teutons persistent à y être détestés comme jadis. Inversement, les frontaliers allemands ne peuvent se faire à l'idée de considérer les « Polacken » comme des *homines sapientes* de plein droit. De part et d'autre, les autorités centrales doivent être mises en branle à chaque instant pour que dure la bonne entente tellement salutaire.

Lorsque la convention de Genève sur les minorités en Silésie est venue à expiration, voici quelques semaines, des récriminations se sont élevées de-ci de-là : « ces *Szwaby*, ce qu'ils malmenent nos frères, dans la terre d'Opole (Oppeln)!... » « Ces *Saupolacken*, comment ils osent traiter nos *Volksgeossen* (co-

(1) Les problèmes polonais de l'heure sont beaucoup trop nombreux pour être traités dans un seul article. Nous nous réservons d'exposer, à une prochaine occasion, la situation religieuse, l'état de l'enseignement et de la culture générale et la structure de la société, et de donner un tableau des lettres et des arts polonais.



DEVROYE FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

INSTITUT DES

Religieuses Ursulines de l'Union Romaine

RUREMONDE (Limbourg hollandais)

Cours spécial pour jeunes filles de langue française, désirant apprendre le néerlandais

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

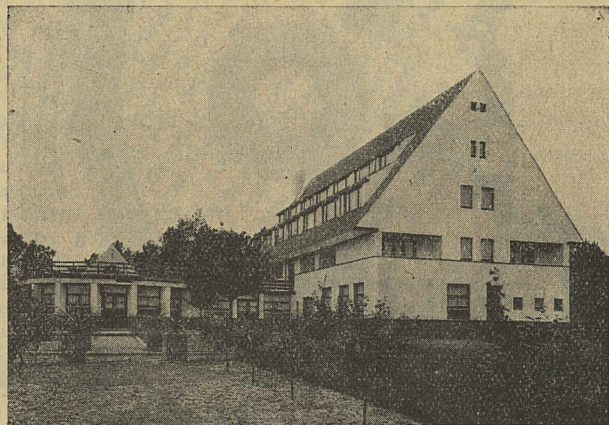
Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants
à Rijmenam lez-Malines



Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Promenades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses — Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : M^{lle} ODILE PEETERS, Directrice

O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

nationaux) de Haute-Silésie, orientale polonaise! » A Dantzig, un conflit scolaire suscitait en même temps l'indignation des Polonais. Bref, la polémique de presse allait reprendre, quand le Führer en personne y mit le holà, manda chez lui le *Ganleiter* de la Ville libre, M. Forster, pour lui intimer la modération et envoya son « étincelant » ministre de l'Air « causer » à Königsberg avec le colonel Beck. Les nuages ont disparu de l'horizon, sans que Varsovie ait dû faire le vent pour les chasser...

Est-il besoin de souligner combien absurdes sont les bruits d'une alliance offensive polono-germano-roumaine contre les Soviets? D'abord les Roumains viennent de tourner casaque une fois de plus, après Sinaïa. Puis, les riverains de la Vistule sont heureux de vivre en paix avec le Reich; ce n'est pas pour se lancer dans une aventure contre l'U. R. S. S.! On évite de provoquer la Staline, et l'on se borne à demeurer sur ses gardes. Si la lutte armée devenait inévitable entre les deux impérialismes géants et s'il fallait opter, les Polonais se dresseraient pourtant contre les bolcheviks, pour prévenir une seconde incursion pareille à celle de 1920, et non contre les nazis; c'est là un intérêt vital : l'Allemagne ne saurait reconquérir et réannexer la Pologne; or les Russes pourraient la bolcheviser... et en faire une République fédérale de plus dans l'Union. Là est aussi le motif qui pousse Varsovie à se montrer hostile aux Tchèques, coupables — que ce soit méchanceté ou aveuglement, imprudence, peu importe! — de s'être alliés aux Soviets. Pourtant la Pologne n'est nullement inquiète pour sa frontière sud; elle connaît la faveur dont elle jouit auprès des Slovaques et elle sait que Prague doit craindre un conflit, loin de le rechercher.

Quand on envisage les données immuables de la politique extérieure polonaise, que l'on y ajoute la Russie affaiblie par la crise du régime, l'Allemagne occupée au plan quadriennal, l'on voit que la République polonaise peut avoir confiance en l'avenir immédiat. Nul ne songe à l'assaillir maintenant; le pays doit donc profiter du répit et prendre des forces telles que sa puissance suffise à écarter définitivement tout danger d'agression étrangère.

* * *

Si vis pacem, para bellum : triste adage, et le seul vrai, hélas! à notre époque. La Pologne a eu comme premier souci de forger son armure aussi invulnérable que faire se pouvait; 1772 : quinze ou seize mille soldats faiblement armés et peu disciplinés; 1937 : l'Etat dépense le tiers de son budget annuel pour une armée de 300.000 hommes, l'une des meilleures d'Europe, égale ou surpassée en valeur militaire par les seuls Français et Allemands. Les connaisseurs assurent que ni l'armée italienne de Mussolini, ni l'armée rouge de Vorochilov et Budienny ne se comparent à l'instrument guerrier créé par Pilsudski, légué par celui-ci à Edouard Smigly-Rydz. Trois millions de réservistes parfaitement instruits courraient aux armes dès la première alerte. L'esprit de la troupe est excellent — la vie au régiment, où l'on est bien nourri et chaudement vêtu, n'est-elle pas un rêve pour maint pauvre villageois? — les sous-officiers sont dévoués et sûrs, les officiers cultivés et ardents à leur tâche. L'état-major et les postes de haut commandement sont aux mains d'hommes encore jeunes et vigoureux, alliant l'énergie à une grande largeur de vues. Les généraux et colonels de quarante à cinquante ans n'ont rien du bon vieux colonel Ramollot, qui regrettait que « le gouvernement prît les recrues dans le civil ». Arrachés à leurs études par la guerre, — l'un d'eux était peintre, l'autre médecin, le troisième historien, — ils sont entrés dans les légions de Pilsudski ou de Haller et restés dans la carrière après la grande tourmente. Ils ont eu le temps d'acquérir les connaissances techniques nécessaires, mais ils sont restés fidèles à leurs goûts antérieurs; les

seuls loisirs que le maréchal Smigly-Rydz se soit permis à Paris, l'été dernier furent pour visiter le Louvre, et Baudelaire ainsi que Verlaine ont trouvé leur meilleur interprète polonais en la personne du chef de la police d'Etat, le général Wieniawa-Długoszewski...

Deux points faibles seulement subsistaient dans l'organisation militaire du pays : la motorisation et l'aviation de guerre. Mais l'emprunt consenti par la France à l'éminent visiteur des Musées nationaux a permis de combler rapidement cette lacune, et les usines d'armements polonaises ont si bien travaillé qu'elles ont le temps d'effectuer les commandes roumaines. Quant à l'aviation, elle a réalisé des progrès considérables; si « M. Pierre Toc, ministre de l'Air » continue longtemps à faire des siennes, le jour viendra où les ailes polonaises distanceront les glorieuses ailes françaises. Même la petite marine de guerre qui garde les rives de la Baltique est pleinement à la hauteur de sa mission purement défensive.

La mise sur pied d'une armée modèle est l'une des grandes victoires de l'esprit polonais moderne sur les ombres du passé. Les compatriotes de Sobieski et de Kosciuszko ont toujours été valeureux; mais ils aimaient n'exercer leur courage qu'en cas de danger immédiat, préférant couler en temps de paix une douce vie rustique. Or, des prodiges de bravoure ne sauraient suppléer au manque d'entraînement régulier, au travail méthodique des casernes et des bureaux. Les militaires improvisés de la Pologne d'après-guerre ont su s'y plier à merveille, initiés par les anciens officiers de carrière russes et autrichiens de nationalité polonaise; et les jeunes lieutenants se trouvent déjà devant une tradition bien assise.

L'importance de l'armée dans la vie nationale s'exprime dans le rôle politique prépondérant joué par les officiers. Ou plutôt : la Pologne n'a pas une armée politicienne, c'est la vie publique qui y est militarisée. Partout des fronts, on mène des offensives, on se replie, on fait des diversions... Cela, nous y reviendrons tout à l'heure. Qu'il nous suffise de noter brièvement que le régime de dictature militaire intégrale, qui a duré de 1926 à 1935, a beaucoup mieux profité au pays que l'ère antérieure de discorde et de parlementarisme effréné.

* * *

Les graves problèmes nationaux, sociaux, économiques et proprement politiques que la puissante personnalité du premier maréchal de Pologne avait réussi à maîtriser — entendez par là : à empêcher de passer du virtuel à l'actuel — ont reparu au premier plan, le grand chef une fois parti. Ces questions sont d'ailleurs étroitement enchevêtrées, et il est impossible de les résoudre l'une sans les autres.

Que le national se mêle au politique, voilà qui est bien compréhensible. Sur ses trente-cinq millions d'habitants, la Pologne compte plus de dix millions d'allogènes, et de vingt-quatre à vingt-cinq millions de Polonais. Près d'un million d'Allemands habitent les provinces de l'Ouest, quelques Lithuaniens se trouvent dans le Nord, plus d'un million de Blancs-Russiens vivent dans le Nord-Est; quatre à cinq millions d'Ukrainiens forment la majorité de la population rurale des marches orientales et du Sud-Est; trois millions et demi de Juifs sont répartis sur l'ensemble du territoire. Les rapports de la majorité et des minorités revêtent évidemment pour l'Etat une importance capitale. Ecartons les Lithuaniens, trop peu nombreux, et les Blancs-Russiens, trop arriérés et trop peu formés à la vie politique pour être à même d'inquiéter les maîtres du pays. Les Allemands règlent leur conduite sur les directives qui leur viennent du Reich; comme on leur ordonne de se montrer citoyens loyaux, ils protestent, assez à contre-cœur, de leur fidélité à la République.

C'est là un des fruits les plus appréciables des accords polono-germaniques de 1934. Varsovie n'a guère modifié le traitement assez vigoureux infligé à la minorité allemande — non pas aux individus, mais à la collectivité —; celle-ci se tient pourtant tranquille — extérieurement du moins.

Restent les deux gros soucis juifs et ukrainiens. Ces derniers, dits aussi Petits-Prussiens ou Ruthènes, n'ont jamais accepté que malgré eux d'être intégrés dans l'Etat polonais. Catholiques du rite grec ou orthodoxes, ils éprouvent tous la même aversion à l'égard des « Latins » et des « seigneurs ». Car, dans les marches de l'Est, les propriétaires sont Polonais; jusqu'il y a un siècle, chaque Ruthène qui opérait son ascension sociale devenait *eo ipso* Polonais. Encore aujourd'hui, les couches dirigeantes de la nation ukrainienne sont exclusivement formées de prêtres, instituteurs, avocats ou médecins, tous fils ou petits-fils de popes ou de paysans. On peut compter sur les doigts les « szlachcics » se disant Ukrainiens; l'un d'eux est cependant le chef incontesté des Ruthènes de Pologne, le vénérable archevêque uniaste de Lwow, Mgr Szeptycki (1).

Il existe bien quelques Petits-Russiens partisans d'une entente avec les « Lâkhs » (Polonais); ils détiennent des mandats de députés et d'autres fonctions publiques, par la grâce de Varsovie, mais leur autorité auprès de leurs compatriotes est nulle. Ceux-ci obéissent surtout au parti agraire et conservateur « *Undo* », qui voit dans les Polonais le moindre mal — juste cela! — par rapport aux Soviétiques, et aux deux mouvements extrémistes, l'un communiste, soudoyé par Kiev et cherchant le rattachement à l'Ukraine soviétique, l'autre ultra-nationaliste, en connexion avec Berlin et aspirant à une Ukraine indépendante, antibolchevique autant qu'antipolonaise. Ces exaltés visent à maintenir en éveil leurs provinces; le seul moyen efficace qu'ils aient trouvé, ce sont les attentats terroristes les plus variés. Une légère accalmie a eu lieu ces temps-ci (Berlin a peut-être dit son mot?); en général, la situation oblige les autorités à un régime très strict et à une répression impitoyable des menées subversives. Il est certain que la grande majorité des Ruthènes sont anticommunistes; il faut espérer que cela leur fera comprendre, avec le temps, les avantages d'une attitude conciliatrice.

Pour le moment, le problème des problèmes, c'est la question juive, absolument insoluble tant qu'on reste des deux côtés sur les positions actuelles. Après dix siècles de cohabitation, les israélites ne se sont pas assimilés aux Sarmates, et ceux-ci se découvrent subitement une répulsion invincible à l'égard des hôtes si longtemps tolérés.

Sous l'Ancien Régime, la Pologne passait pour « le paradis des juifs »; ils jouissaient d'une large autonomie, arrangeaient leurs affaires comme bon leur semblait et concentraient entre leurs mains le commerce et, dans une certaine mesure, l'artisanat. Malgré l'émigration qui amena les juifs de Posnanie à l'intérieur de l'Allemagne, ceux de Galicie et du « Royaume » en Autriche, en Hongrie et en Roumanie, plus tard en Amérique, le peuple élu était tellement prolifique que la Pologne de 1918 trouvait sur son territoire 11 % d'israélites. Au cours des premières années, le problème n'apparut pas dans toute sa gravité; peu à peu, la crise et l'exemple naziste aidant, il s'imposa à l'attention jusqu'à devenir une monomanie; l'opinion publique s'imagina aujourd'hui que le problème juif une fois tranché, tout s'arrangerait... D'abord, comment le trancher? Exterminer les enfants d'Israël, les chasser sans leur laisser un sou, les obliger à émigrer (en Palestine, à Madagascar ou ailleurs, peu importe) à raison

de tant et tant de milliers par an: selon les goûts et les inclinations: les Polonais se rallient à l'une ou l'autre de ces solutions. Il y a un seul point sur lequel on est d'accord: la nécessité d'ôter aux juifs les pleins droits de citoyen et de les empêcher de continuer leur « expansion ». Pas un aryen non plus qui ne pense qu'il y ait beaucoup trop de sémites dans le pays. Pas un qui croie à la possibilité d'une assimilation massive ou qui la souhaite; par contre, les « purs » sont encore en minorité, qui n'admettent même pas l'hypothèse d'une polonisation individuelle de quelques rares juifs. Supposons même — un avenir très proche peut faire disparaître cette dernière concession — qu'une couche étroite de dix ou vingt mille sémites, baptisés et souvent « sangsmêlés », soit agréée au sein de la nation polonaise; les autres n'auront qu'à plier bagages, pourvu qu'on leur en laisse, et à s'en aller. On voit bien que la chose, envisagée de cette façon, ne peut conduire à aucun résultat. Au point où en est arrivé le déchaînement des passions — car la partie adverse ne veut rien céder de son propre gré, elle se cramponne à ses positions et parle de droits imprescriptibles là où il ne s'agit que de faveurs révoquables — un accord bienveillant est irréalisable. Et un dénouement par la violence l'est aussi; sans parler du Grand Soir, d'une nouvelle Saint-Barthélemy, dont aucun honnête homme ne voudrait en Pologne, l'expulsion en bloc des sémites n'est guère plus praticable: car où les exilés se rendraient-ils? Tous les pays du monde leur fermeraient la porte au nez — y compris la Palestine et l'U. R. S. S.; reste l'émigration réglementée: elle sera toujours insuffisante. La Terre Sainte ne peut pas accueillir plus d'un million de nouveaux-venus; cela ne ferait pas le quart de la population juive actuelle de Pologne.

Aryens et sémites restent donc côte à côte, se poursuivant d'une haine insensée et d'accusations abracadabrantes; cette situation est malfaisante et ne profite à personne. La Pologne ne peut se payer le luxe de dresser contre elle la neuvième partie de sa population et, par ricochet, la juiverie du monde entier. Les israélites devraient se rendre compte qu'il ne s'agit plus de tort ou de raison; ils ont tout à perdre et rien à gagner; ils devraient donc abandonner spontanément un peu du terrain qu'ils occupent, afin de pouvoir sauvegarder le reste.

L'antisémitisme actuel repose sur deux fondements; l'un d'ordre psychologique et l'autre économique. Le juif polonais crasseux, cupide, superstitieux, bigot et malhonnête en affaires, réfractaire à tout contact intime avec le « goï », n'a aucune qualité commune avec le Polonais — sauf peut-être l'instinct familial et l'attitude religieuse en face de la vie. Si les enfants d'Israël se trouvaient si bien dans la vieille République royale, c'est parce que les paysans n'avaient rien à dire et que le pouvoir était concentré aux mains de la noblesse. Celle-ci, débonnaire et facile, méprisait les hommes en lévite beaucoup trop pour les détester; ils lui étaient nécessaires comme commissionnaires (*faktor*) et agents d'affaires. Or la Pologne d'aujourd'hui est dirigée surtout par des bourgeois et fils de paysans, qui haïssent dans le juif le parasite du corps économique de la nation. Car ou bien il est riche — alors il détient un capital supérieur à ce qui lui reviendrait, et il en use pour dominer les chrétiens et pour en faire des instruments dociles du judaïsme (telle est du moins la théorie des antijuifs; on sait combien il faut se méfier de pareilles généralisations incontrôlables); ou bien, l'israélite est pauvre; il ne cherche pas alors à se nourrir par un travail productif, mais il végète au moyen de mille petits procédés peu recommandables; son existence est inutile, il ôte le pain de la bouche à la population chrétienne laborieuse. Reste-t-il dans le commerce, le juif fait une concurrence déloyale au négociant autochtone; embrasse-t-il une carrière libérale, c'est la même chanson; et s'il voulait acheter de la terre et se faire agriculteur

(1) Ce prélat est le seul membre de sa famille, polonaise depuis des siècles, qui ait opté pour l'ukrainisme; il est le petit-fils du célèbre dramaturge polonais Fredro, et le frère du général comte Szeptycki, ancien chef de l'état-major de l'armée polonaise.

(il n'y éprouve d'ailleurs nulle inclination), ce serait encore bien pire; « non content d'accaparer toute la puissance économique en ville, il veut aussi nous ravir notre sol et conquérir nos campagnes... »

Face à leur position sans nul doute difficile, nombre de sémites adoptent l'attitude la plus maladroite qui soit; profitant, tout comme les agitateurs racistes d'extrême-droite, de la misère populaire, ils essaient d'aiguiller la colère des déshérités de la fortune sur les classes supérieures, propriétaires fonciers, officiers et fonctionnaires. Le prolétariat juif et même la jeunesse bourgeoise de cette race fournissent le gros des meneurs communistes. L'antisémitisme de Staline les avait d'abord désemparés; ils se sont vite ressaisis, qui émigrant vers le trozkisme, qui restant fidèles à la III^e Internationale et prenant les vellétés « aryennes » du Tsar rouge géorgien pour des aberrations passagères. Les masses juives orthodoxes demeurent étrangères à cette effervescence; elles se cantonnent dans la pratique des affaires et dans les pratiques du culte. Leur voix ne parvient pourtant pas au delà du ghetto, et l'autochrome, le « Polak katolik », récolte l'impression sans conteste erronée d'une bolchévisation intégrale du judaïsme.

* * *

Le problème juif, à base nationale, politique et économique, est le plus grave des soucis permanents de l'Etat, mais pour le moment c'est la question agraire qui occupe le premier plan de l'actualité; d'origine économique et sociale, elle vient de prendre une tournure politique nettement marquée, car la Pologne est avant tout un pays agricole; les cultivateurs y forment l'armature de la société.

Comme grosses industries, il n'y a que l'extraction de la houille, du minerai de fer, du sel gemme et du pétrole dans le Sud-Ouest du pays (Silésie, ex-Galicie occidentale), la sidérurgie silésienne et les filatures et tissages de la région de Lodz. C'est insuffisant pour les besoins d'un grand Etat, et cela accroît dans des proportions malsaines le volume des importations. Des progrès remarquables ont déjà été réalisés : la création d'un grand port sur la Baltique, Gdynia (300 habitants en 1920, 100.000 aujourd'hui), l'installation de splendides usines chimiques à Chorzow et Moscice. L'artisan de Gdynia, M. Eugène Kwiatkowski, est vice-président du Conseil et ministre des Finances; l'animateur de l'industrie chimique, M. Ignace Móscicki, exerce depuis onze ans les fonctions suprêmes de Président de la République. Cela prouve que la Pologne nouvelle sait reconnaître les mérites de ses économistes, et l'on comprend que ceux-ci aient à cœur de développer l'industrialisation de leur patrie. Différents programmes fort étendus ont été élaborés à cet effet, mais leur mise en œuvre se heurte constamment à des obstacles quasi insurmontables. Depuis un an ou deux il est question de faire surgir un centre important des industries les plus diverses au cœur même de la Pologne, dans la contrée de Sandomierz. Espérons que ce plan pourra bientôt être réalisé; il procurerait du travail à des centaines de milliers de chômeurs et assurerait un regain de prospérité à l'ensemble du territoire national.

Car aujourd'hui le pays est très pauvre; le dénuement n'est point pareil partout, mais une bonne moitié de la Pologne se trouve dans un état de misère profondément pénible. Les anciennes provinces prussiennes vivent dans une aisance relative; les conditions matérielles y sont aussi favorables que dans les pays voisins — Allemagne orientale et Moravie; la Silésie ne le cède même en rien aux régions industrielles d'Europe centrale et occidentale. L'ex-Galicie occidentale, et les terres de la rive gauche de la Vistule, dans le « Royaume » ex-russe, sont déjà fort pauvres à la campagne, tandis que les villes offrent encore

un aspect européen. Toutes ces régions, c'est la « Polska A » ; mais la « Polska B », soit la moitié Est de la République, quel tableau de désolation ne présente-t-elle pas !

Pour quelques grands seigneurs qui mènent une vie de luxe dans leurs châteaux, des millions de pauvres hères considèrent les pommes de terre et le sel comme un régal des jours de fête. Pour une demi-douzaine de voïévodes qui voyagent en wagon-salon (à quoi bon détériorer les limousines sur des routes impraticables, nous rappelant l'adage des grognards napoléoniens : « Pour la Pologne, le Bon Dieu a créé un cinquième élément, la boue ? »), des millions encore qui vont nu-pieds toute leur vie. Pour un magnat qui possède vingt fourrures de zibeline, des milliers de déguenillés qui — cela s'est vu — volent leurs haillons aux épouvantails... Pour un feu d'artifice merveilleux que tel prince fait monter au ciel en honneur de ses hôtes royaux, des villages entiers où personne ne peut se payer une bougie, une allumette.

Même dans les régions plus privilégiées par le sort, postiers et cheminots doivent porter des uniformes rapiécés; maints professeurs de lycée, mariés et pères de famille, ne gagnent pas 1.000 francs par mois après dix ans de service. Et tandis que l'Etat dépense des millions pour construire de somptueux édifices publics, qu'il débourse d'autres millions pour « réadapter » des bâtiments qui n'ont jamais servi, six cent mille enfants sont condamnés à rester illettrés, car on manque d'argent pour bâtir des écoles et pour appointer le nombre voulu d'instituteurs.

Il est aisé de voir que ce sont avant tout les paysans qui souffrent de la situation économique précaire. Ils se savent les plus nombreux et, pour peu cultivés qu'ils soient, ils sentent qu'étant la couche nourricière de la nation, ils ont droit à la direction des affaires du pays. Or, ce désir bien légitime est exploité par des politiciens habiles, qui réclament pour eux le monopole de la défense des intérêts paysans, et par des agitateurs communistes sans scrupules qui s'appliquent à faire dégénérer en grabuge le mécontentement des campagnes.

Là, nous touchons au complexe de la situation sociale en Pologne. Une noblesse ou *szlachta*, à laquelle appartenait environ un huitième de la population, était seule à posséder les droits de citoyen, jusqu'à la fin de l'ancienne République royale. Le XIX^e siècle a vu un lent déclin de la couche jadis omnipotente, et elle s'est trouvée détrônée au moment de la résurrection nationale. Les terriens n'ont pas su, dans leur majorité, s'adapter aux conditions agronomiques modernes; d'où un endettement écrasant, beaucoup de faillites et la perte des propriétés ancestrales pour nombre de familles. Elles ont dû s'installer en ville et se fondre dans la bourgeoisie ou dans le monde des fonctionnaires. En tant que classe, la *szlachta* s'est vue dépouillée de la totalité de ses prérogatives politiques légales et de la quasi totalité de ses privilèges de fait. Comme le prolétariat est trop faible, la lutte pour le pouvoir oppose uniquement la bourgeoisie et le monde villageois. Ce qui domine depuis la guerre, ce sont les conceptions bourgeoises : nationalisme, antisémitisme, volonté d'assurer l'essor de l'artisanat, du commerce et de l'industrie — autant de phénomènes inconnus de la vieille Sarmatie et typiques pour les couches moyennes. Les dirigeants s'efforcent bien de garder une attitude « aristocratique », mais elle se borne trop souvent à une certaine arrogance et hauteur envers la *misera plebs* des administrés. On a pu dire que l'idéal moderne résidait moins dans les manières chevaleresques que dans les façons cavalières...

Or les cultivateurs sont fort peu satisfaits de cette évolution. A leurs yeux, le *pan* ou *dziedzic* (châtelain ou hobereau) est bien moins dangereux, depuis qu'il ne peut exiger de taille et de corvée, que l'Etat, coupable de trois crimes principaux : il réclame des impôts, exige le service militaire et envoie les enfants à l'école.

Dans les contrées plus éclairées, ce dernier grief se transforme en son opposé : on veut envoyer les petits en classe, et il n'y a pas assez de place pour eux. Bref, les autorités sont mal vues, aussi longtemps que ce ne sont pas les fils de paysans qui occupent les fonctions publiques. Le seigneur, lui, est moins craint que par le passé, mais on lui envie ses *latifundia*, dont beaucoup restent en friche cependant que maint agriculteur doit nourrir sa famille du produit d'un minuscule champ.

Ne croyez pas que le paysan polonais soit mûr pour le bolchevisme : sa foi religieuse et son bon sens naturel s'y opposent suffisamment. Il convoite certes les terres du *pan*, mais afin de les voir partagées entre ses pairs à lui, et non pour qu'elles soient cédées à la collectivité. Modeste par nature, il ne réclame même pas la dépossession pure et simple du châtelain; si lui, paysan, a le nécessaire, que l'autre garde le superflu...

Le gouvernement sait fort bien quels sont les moyens raisonnables pour satisfaire, dans une mesure compatible avec les intérêts de l'Etat, les revendications de la classe rurale. Créer de nouveaux débouchés à l'activité des villageois, par l'industrialisation, par l'extension de la culture populaire, par l'ouverture des carrières libérales aux enfants de la campagne dans une mesure plus large que jusqu'ici. Assurer aux paysans qui restent attachés à la glèbe — et il faut que ce soit la majorité — une meilleure subsistance par une réforme agraire intelligente, exempte de démagogie. Regagner la confiance des cultivateurs par une entente avec les leaders du parti paysan et par un retour à une démocratie contrôlée, en ne sacrifiant rien de l'autorité nécessaire.

Face à ces conseils de modération, les pêcheurs en eau trouble dont nous avons parlé voudraient rendre impossible un accord en incitant les braves manants, doux en temps normal mais capables de tout une fois leurs passions surchauffées, à exiger des concessions impossibles. Dans l'Ouest et le Nord, où la haine du juif est la plus forte, on fomenta des pogroms; ailleurs, où les israélites entretiennent de meilleurs rapports avec les autochtones, la vindicte paysanne est dirigée contre les magnats et contre les autorités. On veut forcer la main au gouvernement, l'obliger de sévir contre les manifestants et creuser par là un fossé plus profond entre les cultivateurs et les organes de l'Etat.

Prenons par exemple les désordres récents de Petite-Pologne. Un communiqué officiel les baptisait « grève agraire »; en réalité, il s'agissait d'un soulèvement purement politique, d'une tentative de jacquerie. Les paysans campaient par milliers sur les routes et dans les forêts, arrêtant les transports de vivres destinés aux villes, s'opposant à l'exécutif qui tentait de les disperser. Les bulletins de la police parlent de quelque quarante morts, d'un nombre inconnu de blessés et de douze cents arrestations. Que voulaient les grévistes? Forcer le gouvernement, par leur obstruction au ravitaillement des agglomérations urbaines, à amnistier M. Witos, à organiser des élections générales et à retourner au système démocratique intégral.

* * *

Afin que le lecteur comprenne la portée de ce « programme », il importe de tracer une rapide esquisse de la situation politique intérieure. Jusqu'en mai 1926 la République polonaise était gouvernée selon les lois du parlementarisme à l'occidentale. Il y avait un foisonnement de partis rivaux, se coalisant et se combattant tour à tour pour obtenir leur part du pouvoir; les ministres changeaient cinq ou six fois par an, les majorités étaient constamment instables et la vie publique se trouvait complètement paralysée par les bisbilles de MM. les députés. Advint le jour où le maréchal Pilsudski, héros de la lutte pour

l'Indépendance, sauveur de la Patrie en 1920, quitta la retraite forcée où l'avaient relégué les politiciens; il se mit à la tête de l'armée, marcha sur Varsovie, chassa le gouvernement centre-gauche de M. Witos et prit le pouvoir. Les représentants du peuple apeurés sanctionnèrent le fait accompli, offrirent la présidence de la République au général victorieux, qui déclina, et élirent à sa place le candidat choisi par le nouveau dictateur, le professeur Moscicki. Pilsudski se contentait de la double charge permanente d'inspecteur général de l'armée et de ministre de la Guerre. En fait, il devait rester jusqu'à sa mort le maître absolu et incontesté du pays, nommant et déposant les membres du gouvernement comme bon lui semblait, modifiant à son gré l'orientation du régime vers la gauche ou vers la droite, dirigeant les relations extérieures, édictant une Constitution, faisant voter les lois sans discussion sérieuse par un Parlement docile. Après, le coup d'Etat, les partis dépossédés rageaient : les socialistes, parce que le maréchal, jadis des leurs, avait « trahi » les principes sacro-saints; le centre-gauche, parce que c'était lui le plus directement atteint; la droite nationaliste, par vieille haine personnelle; Pilsudski s'appuyait uniquement sur les anciens légionnaires, membres du corps créé et commandé par lui durant la guerre; ses partisans n'étaient donc pas reliés entre eux par une idéologie commune, mais seulement par le souvenir des mêmes gloires et des mêmes souffrances, par une solidarité de frères d'armes, dévoués au même chef. Dès 1926, la plupart des généraux et officiers supérieurs étaient des ex-soldats de la « Première Brigade » pilsudskiste. Ils obéirent sur-le-champ à l'appel du maréchal, et voilà ce qui permit le succès foudroyant du pronunciamiento.

Quand il fut installé, le dictateur songea pourtant à s'assurer un soutien plus consistant dans la population; au sein de presque tous les groupements politiques il se trouva une fraction prête à collaborer avec le maréchal et les adhérents du nouveau régime se réunirent, en un « Bloc des Sans-Parti » (*Blok Bezpartyjny* — B. B.), avec comme seul programme d'être fidèles au gouvernement. C'était là un ramassis hétérogène de l'aile droite socialiste, de populistes paysans, de radicaux bourgeois francs-maçons, de démocrates chrétiens et de conservateurs archi-« réactionnaires » et monarchistes.

Le « Bloc » obtint sans difficulté la majorité de juifs et d'anti-sémites, de prêtres et de libres penseurs, de princes et d'ouvriers aux élections; que les autorités y « mirent les pouces », cela va sans dire, mais nous sommes en Europe orientale. La direction d'ensemble du « B. B. » était nationale, militaire, autoritaire; pour le reste, y compris la question religieuse et le problème agraire, chacun était libre d'avoir son opinion. De l'avoir, mais pas toujours de l'exprimer; car le généralissime tenait à se ménager le soutien des « forces morales » en premier lieu de l'Eglise, et de ce qu'on appelle en Pologne « la conserve », à savoir de l'aristocratie.

Par ailleurs, et selon les fluctuations de l'opinion, les ministères à tendance populiste, libérale et modérée (toujours dans le cadre du « B. B. ») se succédaient, nous l'avons dit, à un rythme assez régulier. Brusquement, l'édifice savamment construit s'effondra avec la disparition de l'architecte. Les légionnaires occupaient, depuis des années, toutes les bonnes places dans l'administration civile comme dans l'armée. Maires des grandes villes, présidents de Cours d'appel, préfets et inspecteurs d'Académie, directeurs des P. T. T. et chefs d'industrie étaient issus de la « Première Brigade », tant et si bien que le régime pilsudskiste resta au pouvoir sans qu'il eût dû lutter pour se maintenir. Mais le « B. B. » se désagrégea en ses éléments constitutifs, et les anciens partis, qui dormaient sous la surface depuis neuf ans, reparurent à la surface. Pas au Parlement, certes, nommé ou élu d'après un

système compliqué de suffrage restreint, depuis la Constitution de 1934; mais partout dans le pays l'agitation des vieux groupements reprit et des troubles assez graves se produisirent.

L'effervescence cessa aussi vite qu'elle était née. Elle dura tant que les diadoques se disputèrent la succession de Pilsudski. Le général Rydz-Smygly, nommé au commandement suprême de l'armée par suite du testament politique de son illustre prédécesseur, mit un certain temps pour s'imposer contre le groupe des « colonels »; il y réussit après quelques mois, avec l'aide de M. Moscicki, nomma président du Conseil un de ses lieutenants, le général Skladkourski, et... l'ordre régna à Varsovie (où il n'avait cessé de régner, soit dit entre parenthèses). Le succès de son voyage à Paris acheva de consolider la position du général Rydz-Smygly, devenu peu après le maréchal Smigly-Rydz (1). L'un des premiers soins du nouveau chef fut de regrouper les adhérents du régime et d'élargir les bases de celui-ci, du côté paysan comme vers la droite. Le colonel Koc reçut l'ordre d'élaborer la charte du parti, et ce fut l'origine du « Camp de l'Union Nationale » (« O. Z. N. » ou Ozon »).

* * *

Il serait prématuré de dire que l'entreprise a échoué; mais elle est certainement restée privée jusqu'ici du succès escompté, et les événements de la région cracovienne font augurer d'un prochain retour à la « main-forte », et d'un abandon provisoire de la formule de conciliation. Notons d'emblée que la personne du maréchal Smigly reste au-dessus de toute discussion, aussi bien que celle du président Moscicki. Mais, pour la méthode de gouvernement à adopter, il existe plusieurs tendances du côté gouvernemental, sans parler de l'opposition. *Grosso modo*, il y a dans le pays deux droites, deux centres et deux gauches, les uns partisans du régime, les autres ses adversaires. Du côté légionnaires — ex B. B., voici d'abord une extrême-gauche, radicale, maçonnique, anticléricale, aux idées sociales avancées, jouant avec l'idée d'un Front Populaire qui engloberait socialistes et populistes paysans. Peu nombreux, mais remuants, ils ont pour chefs les frères Jędrzejewicz, un ancien président du Conseil et un ancien ministre de l'Instruction publique, ainsi que certains officiers, comme le colonel Grzedzinski. Puis, un centre gauche, autoritaire, à tout crin, partisan d'une dictature militaire « pure », violemment opposé pourtant à la droite nationale-démocrate et en froid avec l'Eglise. Ce sont là les « colonels » proprement dits, MM. Slawek et Prytor, le général bandelauromane Wieniawa Dlugoszewski et une fraction importante des légionnaires. Ils se prétendent les seuls dépositaires authentiques du pilsudskisme, et ne recherchent pas d'alliés hors du propre camp. En politique étrangère, leurs tendances antisoviétiques les poussent, chose curieuse, plutôt vers l'Allemagne. Le colonel Beck fut un des leurs, avant de se ranger sous le drapeau personnel du second maréchal.

La droite gouvernementale, qui détient les leviers de commande à l'heure actuelle, et qui devra peut-être les céder prochainement au groupe dont nous venons de parler, représente les conceptions du maréchal Smigly-Rydz et de M. Adam Koc. Elle cherche un accommodement avec la fraction modérée des nationalistes de droite et — le généralissime n'est-il pas lui-même fils de petites gens? — avec les masses paysannes. Nettement favorable au catholicisme, elle a démontré cet attachement lors du récent conflit, si imprudemment provoqué par Mgr Sapieha à propos de la sépulture de Joseph Pilsudski. Tandis que la gauche a poussé à la roue pour transformer le litige de l'Archevêque avec le gou-

vernement en une offensive contre l'Eglise, le Cabinet a su sagement refréner les passions, et les rapports entre les pouvoirs laïque et ecclésiastique sont restés excellents.

En dehors des milieux gouvernementaux, les différences sont évidemment beaucoup plus grandes entre les divers mouvements. Même si nous faisons abstraction des organismes politiques des minorités nationales, nous sommes en présence d'une dizaine de grands partis, et d'une foule de petits groupements sans importance. Outre les communistes et les trotskistes, dont les adeptes convaincus ne sont ethniquement Polonais que dans une faible proportion, voici les socialistes de la II^e Internationale (P. P. S.), aux ordres desquels obtempèrent presque tous les ouvriers des grandes villes, mais qui n'ont guère pris pied à la campagne. C'est un parti patriote conduit par des « aryens », souvent issus de la noblesse, tels feu Daszynski, le leader P. P. S. le plus célèbre, pieusement décédé et universellement regretté, MM. Moraczewski et Niedzialkowski.

Ensuite, le parti populiste paysan (« Piast »), semblable aux tsaranistes de Roumanie, aux groupements agraires de Tchécoslovaquie et de Hongrie. M. Witos, ancien président du Conseil, aujourd'hui émigré, dirige cette fraction politique, probablement la plus nombreuse de toute la Pologne; il est secondé par des intellectuels, fils de campagnards, comme le distingué professeur de l'Université de Cracovie, M. Kot, historien de la Réforme et de la pédagogie, arrêté ces jours-ci. C'est le « Piast » qui exprime les aspirations des milieux ruraux et qui a trempé dans les préparatifs de la dernière grève (dont les excès sanglants remontent à l'agitation communiste). Farouchement attaché au sol et à la tradition nationale, le parti agraire n'est pas entaché de certaines velléités anticléricales qui n'ont pas disparu parmi les socialistes.

Le centre antigouvernemental est formé par le « Front de Morges ». Quel rapport entre la jolie petite cité du lac Léman et la politique polonaise? Eh bien, c'est à Morges que réside le maître Paderewski, autre ex-président du Conseil de son pays et symbole vivant d'une coalition aussi hétéroclite que l'ancien « B. B. » contre lequel elle se dresse. Ce Front embrasse les populistes de M. Witos, il a ses attaches avec la P. P. S. (sans embriquer ces socialistes dans un camp national et catholique par essence); il s'intègre les démocrates chrétiens, dont le héros de la Haute-Silésie, M. Korfanty, pareillement exilé, est le chef le plus en vue; il atteint à travers des officiers de liaison aussi éminents que les généraux Haller, ancien commandant des « légions bleues » polonaises en France, et Sikoski, lui aussi ex-président du Conseil, la droite nationaliste modérée.

Ce parti, l'« Endecja » (Narodowa Demowracja), correspond à l'U. R. D. française; il a ses fiefs dans les provinces du Nord et de l'Ouest, tandis que le « Piast » et le Front de Morges proviennent de Petite-Pologne. L'Endecja, « antisémiste, bourgeoise et parlementaire » s'honore de la sympathie de nombreux universitaires et de plusieurs personnages remarquables du monde littéraire et artistique. A côté de son chef, M. Romau Dmowski, sorte de Charles Maurras polonais, — c'est lui qui signa le traité de Versailles, avec M. Paderewski, au nom de la Pologne, — figure l'équipe de la « Mysl Narodowa », qui est une réplique de l'Action Française; mais il y a aussi, au sein de l'Endecja, une fraction très conciliatrice, dont le *Kurier Warszawski*, le journal polonais le mieux fait, exprime les idées, et dont M. Stronski est le porte-parole le plus autorisé. Or, cet excellent publiciste ne satisfait aucunement les exigences d'un racisme intégral; il se trouve dans le même cas que le polémiste le plus doué du jeune-nationalisme polonais, M. Piasecki.

C'est pourquoi les purrissimes de l'ultra-nationalisme se sont créés des organisations entièrement libres de tout contact avec

(1) Rydz est le nom de famille, Smigly le « nom de guerre », comme 1^{er} plupart des légionnaires en avaient un.

l'élément « allogène », avec les virus de la démocratie et de l'individualisme. Cette extrême-droite se distingue de tous les autres groupes de l'opposition, non seulement par sa prédilection pour la dictature (pourvu que ce soient ses membres qui l'exercent!), mais aussi par sa germanophilie, tandis que socialistes, gens du Front de Morges et membres de l'Endecja, sont francophiles à outrance. Indifférents ou même hostiles envers le catholicisme, les adeptes du nazisme à la polonaise sont aussi les arrangeurs des pogroms dont nous avons eu à parler; ils ont à leur compte une longue théorie d'attentats terroristes, dont le dernier a été commis sur la personne du colonel Koc, chef de l'O. Z. N. gouvernemental. De même que les communistes, ces illuminés, jeunes ou très jeunes, se placent volontairement en dehors de la légalité actuelle.

Mais ne dramatisons pas les choses. Cette légalité ne succombera pas sous les attaques de ses adversaires. La tentative du maréchal Smigly-Rydz pour rallier à lui les agraires n'a point encore abouti; mais le jour viendra où le malentendu entre les dirigeants de l'Etat et les chefs de la paysannerie aura disparu. Le bon sens politique et la volonté de vivre la vie nationale sont très fortes dans cette Pologne d'après-guerre. Elles triompheront des difficultés intérieures, politiques, économiques et sociales, comme elles l'ont emporté sur des difficultés extérieures. Des divergences peuvent séparer les Polonais sur la façon d'organiser leur cité; mais ils ne perdent pas de vue l'essentiel: ni leur droit à une existence libre et indépendante, ni leur mission de former, aux portes de la barbarie asiatique, le rempart de la civilisation chrétienne.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

En quelques lignes...

L'aigle sur le pylône

Les dictatures et les démocraties se livreraient-elles à une lutte de prestige? Tout se passe, en tout cas, comme si les réceptions triomphales de Mussolini chez le Führer devaient éclipser le faste des fêtes du couronnement de George VI. Il est vrai — et Belloc l'a finement démontré, dans son esquisse de l'Angleterre contemporaine — que c'est par l'effet d'un mirage assez sot que nous prêtons au *civis britannicus* l'apparence démocratique.

Quoi qu'il en soit, les pylônes et astragales de Munich, d'Essen, de Berlin font la pige aux festons et tribunes de Piccadilly Circus et de Trafalgar Square. Le docteur Goebbels est un incomparable metteur en scène. Ce diable boiteux a plus d'imagination que Goering, lequel représente surtout l'Allemagne bottée et casquée des reîtres et lansquenets. Tandis que le ministre de la Propagande saisit tout de suite, avec un flair étonnant, ce qui serait capable de séduire l'hôte romain.

Le Duce a le sens du grandiose. Son tempérament de bâtisseur a besoin des vastes perspectives et des constructions monumentales. On a fait observer que Hitler n'est jamais aussi à l'aise que devant les plans et croquis de la cité future. L'architecte et le maçon: quel étonnant sujet d'apologue! Il doit y avoir autre chose qu'une coïncidence dans cette rencontre des deux dictateurs au carrefour où s'asseyent les porteurs de truelle et les compagnons de l'équerre. Nous assistons à la plus formidable

« entreprise de bâtiment » des temps modernes. Il est juste que la tâche n'ait pas été confiée à quelque danseur de corde.

Et c'est aussi pourquoi on comprend le sens symbolique des lampions et oriflammes qui donnent à la capitale du Reich son air impérial. Les dictatures vivent sur une mystique étrange: le peuple pauvre, sobre; l'Etat opulent, magnifique. Exactement le contraire de ce qui se passe en démocratie, où l'on peut voir un président de la République avec des croquenots qui bâillent, pendant que les petites bourgeoises se font habiller chez le grand faiseur.

Le voyage de Berlin donne ainsi lieu à toute sorte de commentaires. Il en est un — politique, celui-là — qui nous désenchante. L'axe, le fameux axe risque fort de se trouver consolidé au lendemain de manifestations qui auront engagé les forces sentimentales de deux grands peuples. Les jeux de la diplomatie, qui sont, de par nature, opportunistes et contingents, chercheront une caution du côté du cœur. Ici encore, Goebbels se sera révélé un maître. Pour jeter un pont entre la Méditerranée et la Baltique, entre le Romain et le Barbare, aura-t-il donc suffi de planter l'aigle sur le pylône, d'allumer l'M sur le velours de la nuit, de déchaîner les tambours et les fifres, les canons de la Reichswehr et les vivats des ouvriers de Krupp?...

Les gangsters battus!...

— Où ça?

— Mais en France, pardi!

Et l'on prétend que les romanciers d'aventures se fatiguent les méninges pour libérer les mille et un démons du rebondissement dramatique! Que ne se contentent-ils d'ouvrir leur journal, chaque matin que Dieu fait!

Voulez-vous que nous récapitulions ce film à épisodes que jouent, d'un bout à l'autre du territoire français, ces très authentiques gangsters qui se soucient de la Sûreté comme un poisson d'une machine à écrire?

Des bombes éclatent en pleine capitale: immeubles qui s'effondrent, deux morts. La police signale l'existence d'une association de « cagouleurs »: mitraillettes et dépôts d'armes, K. K. K. et Sainte-Vehme. Un sous-marin espagnol et rouge est ancré dans le port de Brest; des nationalistes projettent de le confisquer au profit du général Franco: attaque brusquée, fusillade, un marin abattu, une auto qui fuit dans la nuit... Le général Miller, successeur de l'infortuné Koutiepoïf à la tête des Russes blancs, disparaît mystérieusement à la suite d'un rendez-vous auquel il s'était en quelque sorte « condamné ».

Or les dynamiteurs de la Confédération générale du patronat courent encore, nul n'ayant vendu la mèche. Les « cagouleurs » semblent sortis en droite ligne de ce tiroir où le Quai des Orfèvres tient en réserve l'information sensationnelle capable de distraire, l'espace de quelques jours, le peuple le plus versatile d'Europe. On a bien arrêté le capitaine Troncoso; mais l'agression commise par des Espagnols contre un navire espagnol soulève des questions de droit international qui mettent les jurisconsultes sur un lit d'épines. Et quant au général Miller, tout indique qu'on ne le retrouvera ni vif ni mort: la Guépéou en a supprimé d'autres, dont les fantômes seuls peuvent encore hanter les nuits des bourreaux.

Ainsi, les anarchistes, les hommes de main, les sicaires, les bravi exercent impunément leurs abominables manœuvres. La police, elle, nomme des commissions rogatoires et inonde la presse de communiqués lénitifs.

Et le Français moyen?... Le Français moyen joue au Roule-taille. Parce que la lecture des romans policiers l'a familiarisé avec l'aventure, parce que son tempérament cartésien l'encou-

rage à faire de la logique à tout prix, le bourgeois se découvre une vocation de détective. Toutes ces histoires rocambolesques lui apparaissent claires comme cristal de roche. Si le général Miller a été sequestré, c'est qu'un « cagouillard », furieux d'avoir lu, dans l'*Huma* et dans l'*Œuvre*, que les bombes du quartier de l'Etoile avaient été lancées par un des acolytes du capitaine Troncoso, a voulu faire de la peine à M. Max Dormoy et tailler des croupières à cet excellent Léon Jouhaux...

— Nous vivons dans l'opérette! me disait, avec un sourire aussi ineffable que complaisant, un Parisien de mes amis. Et ce mot-là est plus triste, je crois bien, que la chute du franc. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Mais quand le moral a cédé...

Session d'octobre

Elle est en avance. Dès la dernière semaine de septembre, les examinateurs, encore tout bruns du hâle des vacances, viennent se réinstaller derrière les tables de justice. Il plane sur cette session dite de « repêchage » une atmosphère de mortuaire. Dans les couloirs plus sombres qu'en juillet des groupes se forment, squelettiques. On parle à mi-voix. Ce n'est plus l'exubérance un peu insolente de ces fortes têtes que le jury couronnerait de lauriers abondants. Pas un de ces étudiants qui tentent, pour la seconde, voire pour la troisième ou la quatrième fois, de fléchir les Minos, Eaque et Rhadamante n'a songé, dans le plus optimiste de ses rêves, à décrocher une « distinction ». Les ambitions sont singulièrement modestes. Il s'agit — en toute humilité — de franchir le cap.

C'est ce qui donne à la session d'automne son caractère angoissant, dramatique. La question se pose de savoir si l'interrogateur est plus ou moins sévère qu'en juillet. A la vérité, il semble bien que le coefficient de mansuétude affecte, pour la plus grande joie des cancre, les cotes d'une épreuve où se joue le destin de toute une année académique. Le plus cuirassé hésite à renvoyer sur les bancs le jeune homme dont on dira qu'il est un « répétant », un « doubleur ». Il se déroule ainsi, derrière la porte matelassée de la chambre des délibérateurs, une série de drames de conscience qui tournent presque toujours — il faut le dire bien haut, parce que c'est l'expression de la pure vérité — à l'avantage du mauvais élève.

Parce que les échecs sont relativement nombreux, à l'Université, une légende tend à s'accréditer qui représente les examinateurs comme des tortionnaires sans entrailles. A en croire certains bruits, la guillotine sèche fonctionnerait avec une sorte d'allègre impudeur. Or, sauf exception rarissime, l'on peut poser en fait que tout étudiant bien préparé réussit au tapis vert. Par contre, ils sont nombreux ceux qui ne décrochent le *satisfecit* qu'à la faveur d'une coalition d'indulgences. Et s'il fallait faire un reproche aux jurys, c'est de tenir compte, trop souvent, dans la décision finale, de ces éléments sentimentaux qui sont attentatoires, tout à la fois, et à l'équité et aux droits des meilleurs.

A propos de l'Index romain

Devant la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest, un Hongrois, M. Gabriel Asztrik, vient de présenter une intéressante dissertation sur l'Index romain à l'époque romantique. Le sujet est limité dans le temps, on le voit; mais la documentation de l'auteur s'étend sur d'autres périodes que celle du romantisme. C'est ainsi qu'une statistique, qui va du pontificat de Clément VIII au pontificat de Pie IX, nous montre que l'Index atteignit son maximum de condamnations sous Clément XI, c'est-à-dire dans les premières années du XVIII^e siècle.

D'après M. Asztrik, ce n'est guère qu'à partir de la première moitié du XIX^e siècle que le grand public va s'intéresser au tribunal romain. Jusqu'alors, on savait qu'il existait une congré-

gation chargée d'exercer un droit de regard sur les livres et imprimés, on se répétait certaines indiscrétions touchant le secret qu'elle impose à ses membres; mais quant à la procédure, quant aux décisions mêmes de l'Index, elles ne touchaient pas la masse des fidèles. La réédition, en 1820, des Œuvres complètes de Voltaire et de Rousseau allait changer la face des choses. Les deux « philosophes » étaient déjà condamnés; mais les foudres ecclésiastiques se réveillèrent brutalement. Une lettre pastorale de l'évêque de Troyes « sur l'impression des mauvais livres » eut un retentissement considérable. Le romantisme allait pâtir de cette recrudescence dans la sévérité. On l'accusa d'être le fils spirituel du protestantisme. Lamennais, Lamartine, Hugo, Béranger, Benjamin Constant, Eugène Sue seront, tour à tour, dénoncés et frappés.

Le grand champion de l'Index fut Louis Veillot. Et l'on conte, à ce sujet, une anecdote piquante. Un certain Marie-Nicolas Bouillet avait publié, avec l'approbation de l'archevêque, un *Dictionnaire*. Dans ses numéros du 29 et du 30 juillet 1850 de l'*Univers*, Veillot n'hésita pas à écrire, contre cette publication, deux articles où il présentait Bouillet comme un corrupteur de la jeunesse et son *Dictionnaire* comme un catalogue des livres obscènes. L'indignation fut grande à l'archevêché. Monseigneur répondit par un *Mandement* aux attaques de l'*Univers*: « Il fallait venir nous dénoncer le livre, avant de le dénoncer au public. Il fallait nous montrer combien notre approbation avait été surprise, de combien de corrections cet ouvrage avait encore besoin. » N'empêche que Rome mit le *Dictionnaire* de Bouillet sur la liste des livres condamnés: le journaliste avait été plus catholique, sinon que le Pape, du moins que son archevêque! Monseigneur devait du reste se venger. A quelque temps de là, il prononça la condamnation du journal l'*Univers*. « Je suis moi-même à l'Index », pouvait dire, non sans une amère ironie, le fougueux lutteur. Louis Veillot se rendit à Rome, pour en appeler au Saint-Siège de cette condamnation. Mais ceci est une autre histoire.

De l'étude, d'ailleurs un peu sommaire, de M. Asztrik se dégage une conclusion nette: l'Index romain doit sa restauration, pour ne pas dire son instauration dans les mœurs, au renouveau catholique qui marque la période romantique.

Pirates

Nous connaissons ceux de l'*Ile au trésor*. Stevenson avait créé l'inoubliable personnage de l'unijambiste, avec son perroquet sur l'épaule, son méchant pistolet et son goût pour le rhum. De nos jours les pirates sont moins spectaculaires. Ils se cachent, dit-on, tout au fond de la coque grise d'un sous-marin fantôme. L'imagination aidant (et les jeux subtils de la propagande), ce sous-marin est multiplié par dix. On le découvre, on le canonne, on le coule par le fond... Voici la tache d'huile! Et voici les chancelleries alertées!... Cependant, la Méditerranée aux lames courtes garde sa mauvaise réputation de mer hostile aux navigateurs.

C'est en revenant de Naples, avec des souvenirs d'héroïsme et sa glorieuse blessure, que Cervantès fut capturé par les Barbaresques et emmené aux rivages d'Alger. En ce temps-là, du moins savait-on à quoi s'en tenir. Les Pères Rédempteurs de la Très Sainte Trinité réunissaient, à force de prêches, une rançon. Il n'était plus que de la compter, en *escudos* trébuchants, devant le bey et ses corsaires. Aujourd'hui, quand un pétrolier russe saute au large de Trébizonde, les gens de droite hochent la tête: « L'œil et la torpille de Moscou! » Mais qu'un destroyer italien vienne à toucher une mine, et vous lirez les manchettes du *Peuple* et de l'*Huma*: « Le fascisme assassin! Démasquez les agents provocateurs! »

Drôle d'époque! J'aimais mieux Stevenson et Wallace Beery, dans le rôle du marin pirate.

L'infirmière devant le monde moderne⁽¹⁾

Il y a trente-huit ans, j'étais jeune alors, « Jeunesse, printemps de la vie, Printemps, jeunesse de l'année », j'étais président de la S. G. B. E. C. et ne doutais de rien, comme vous aujourd'hui. J'avais eu l'idée audacieuse de convier à la tribune de la Gé, non pas à sa tribune ordinaire, qui en ce temps-là avait son siège *Au Tonneau*, estaminet de la rue de Ligne, mais pour l'occasion, en la grande salle solennelle et louis-philiparde du Palais des académies, Mgr Ireland, le grand évêque de Saint-Paul, démocrate et ami des jeunes, le cardinal Mercier des Etats-Unis d'Amérique dont il rappelait un peu la silhouette immense et ascétique. Un démocrate vers 1899! C'était un peu comme les jeunes catholiques de France qui tentent aujourd'hui un rapprochement avec la jeunesse allemande...

Il est vrai que quelques mois plus tard j'allais demander à Brunetière, tout fraîchement converti, de venir à la même tribune parler aux étudiants.

Tout Bruxelles était là, depuis M. Woeste jusqu'à MM. Henry Carton de Wiart et Renkin, en passant par MM. Lejeune et Nothomb, des anciens qui n'avaient jamais cessé d'être jeunes. On s'écrasait, comme l'autre jour à la conférence de Carrel, un autre Américain qu'on lit beaucoup et dont il faudra bien un jour vous parler en détail, car il y a beaucoup dans son livre formidable mais inégal.

Et c'est alors que le grand évêque rappela une de ses phrases qui l'ont rendu justement célèbre : « La Jeunesse catholique, à elle de gagner au Christ le XX^e siècle. »

Plus que jamais, c'est vous la nouvelle espérance; vous êtes toujours l'espoir de la cité. Je vous salue, mais après vous avoir dit toute ma sympathie, toute ma profonde affection, je tiens aussi à vous le dire sans fard, je vais vous demander beaucoup.

Le monde moderne, je ne vous le décrirai pas : on ne décrit pas l'incohérence. Je vous rappellerai seulement ce mot qui autrefois fit fureur, au temps de Henri Monnier, de Joseph Prudhomme et de M. Thiers : « Le char de l'Etat navigue sur un volcan. » Grotesque, certes, mais à la fois faux et vrai! Si c'est vrai de notre Etat, c'est encore plus vrai de presque tous les autres, et tous les volcans se sont réveillés tandis que la bourgeoisie sommeille. Jamais on n'a autant parlé à la fois de paix et de guerre. Et quels petits pompiers, des pompiers de Nanterre et non pas de Genève, en face de quel incendie, encore localisé mais qu'on ne parvient cependant pas à éteindre!

La guerre, personne ne croit plus qu'on l'évitera la date seule est réservée. Un ironiste qui est peut-être de chez nous, Albert Mousset, a dit un jour : « Dès que l'horizon du monde s'obscurcit, l'Autriche fait un emprunt, l'Amérique latine un moratoire, la Société des Nations une conférence et le Saint-Siège une encyclique. » On pourrait dire aujourd'hui : Quand la situation s'aggrave, quand notre malade repique un nouveau frisson et remonte à 41 ou quand on torpille un nouveau bateau dans la Méditerranée, les pacifistes s'assemblent à Genève, les diplomates se réunissent en conférence de non-intervention, les groupements politiques s'agitent en des congrès dominicaux, les pirates se remuent en eau trouble, et la séance continue.

Et dans le domaine moral, le flot de lave et de boue de plus en plus s'étend dans la plaine. Les théories malthusiennes, eugéniques, stérilisantes et avorteuses se répandent, entamant les terrains les plus riches et les plus purs. De l'Est, un vent de paganisme souffle sur l'Europe.

Quels seront, sur notre terrain, nos moyens de défense sociale à nous, catholiques; quelles seront les troupes d'élite à opposer à l'envahisseur?

Tout d'abord, et je m'excuse de passer devant les dames, les médecins chrétiens; ce sont eux les officiers, les gardiens de la santé physique et morale, mais il leur faudra des troupes nombreuses et entraînées et ces troupes, c'est avant tout vous autres. N'êtes-vous pas les seules à bien nous comprendre parce que nous parlons la même langue? Mais pour combattre sur un terrain que l'adversaire connaît et a bien étudié, il faut des soldats exercés suivant les techniques les plus modernes. Il faut que ces techniques soient assimilées, sinon, pensez aux troupes chinoises!

Or l'expérience d'une part et l'évolution fantastique des idées sociales d'autre part ont établi que l'infirmière ne peut plus se limiter aux soins de son malade, qu'elle doit forcément sortir de son hôpital pour participer à sa vie spirituelle et sociale parce qu'il n'y a pas seulement que le corps; que sa mission sociale s'élargit et fait appel à des connaissances de plus en plus variées qui ne lui ont guère été enseignées. D'autre part encore, la seconde fin de la médecine qui, après la guérison du malade, but de l'hospitalière, est de prévenir la maladie, de la dépister, de l'empêcher ou de la retarder, cette seconde fin, dis-je, prend chaque jour plus d'ampleur.

Comme tout le reste, cette médecine est devenue sociale, a absorbé l'Assistance, l'Assistance, traduction libre, ou plutôt laïque, de la charité qui, elle, Dieu merci, ne s'est pas laissée phagocyter; et, nouvelle religion, nous la voyons s'installer au fronton des ministères et au programme des gouvernements. Nouveau droit de l'homme, la Santé, flanquée de son ministre, escortée de ses filles comme jadis Esculape, mais aux noms rajeunis de Médecine Préventive, Assurance, Examen Pré-nuptial, vient s'asseoir, pas encore sur les genoux, mais dans les fauteuils dorés de la médecine traditionnelle; et tandis que solennel et cahotant comme tous les chars de tous les cortèges s'avance, énigmatique et clair, notre jeune ministère, nous, nous suivons, la plupart, défiants et prompts à la critique, mais toujours revêtus de notre uniforme défraîchi de 1921.

Est-ce cette attitude-là qui convient à la jeunesse? Je ne le crois pas. Notre place est devant, en avant, au premier rang.

Qu'est-ce qui nous manque, qu'est-ce qu'il nous faut? M^{me} Poelman, des dames de la Ramée, au Congrès de Malines, a en somme fort bien résumé ma pensée. L'infirmière-hospitalière ou visiteuse manque de formation sociale, l'assistante sociale manque de formation médicale. Que vient faire ici l'assistante sociale? C'est précisément la question que je me pose. Quand, à tout moment, je rencontre l'assistante sociale là où je devrais trouver l'infirmière. Car si l'infirmière-hospitalière ne s'improvise pas infirmière-visiteuse, *a fortiori* l'assistante sociale ne peut prétendre s'improviser infirmière tout court ou infirmière-visiteuse parce que c'est toujours une infirmière.

Certes, une partie de la technique de l'assistante sociale est la même que celle de l'infirmière-visiteuse; ainsi l'enquête si importante, si difficile à établir par l'élève, est l'élément essentiel que l'assistante sociale apporte dans ses bagages. Mais si l'enquête poussée en profondeur aussi loin qu'il se peut, est la base même de tout travail social fécond, un autre élément aussi essentiel est la connaissance et la science du malade qu'apporte l'infirmière-visiteuse. Si son rôle au point de vue social est surtout de rassembler et de transmettre intelligemment la documentation

(1) Causerie faite à l'Association des Infirmières catholiques belges, à l'occasion des Journées d'études, le 25 septembre 1937.

The advertisement features a central circular collage of diverse people's faces, including men, women, and children, representing a wide range of tastes. This collage is set against a background of diagonal stripes, each labeled with a chocolate flavor: MOKALINE, NOISELINE, VANILLA, CITRUS, RHUM, FRAMBOISE, MOKA, VANILLA, CARAMEL, FLOURE, PRALINE, and others. In the bottom right corner, a white circular badge contains the text:

TOUS
mangent chaque jour du
SUPERCHOCOLAT
JACQUES
la gamme complète pour
tous les goûts.

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS
P. Deramaut & R. Fauchille

Succ. Paul DERAMAUT

LE SPÉCIALISTE DU CACHE-RADIATEUR



SES MEUBLES COMBINÉS INÉDITS

Tablettes de Radiateurs

A DÉCANTATION DE POUSSIÈRES

A HUMIDIFICATION D'AIR

FERRONNERIE D'ART.-TRAVAIL ARTISTIQUE de la TOLE

Exposition et Bureaux: 6, rue Moretus, Bruxelles - Tél. 21.57.83

nécessaire, celui en tant que médical est à la fois d'une missionnaire d'hygiène, d'une éducatrice sanitaire et d'une infirmière soignante.

Au lieu de nous regarder, de nous toiser comme des gens de castes différentes, pourquoi ne pas nous unir fraternellement, chrétiennement? Le moment est venu, il est même grand temps. Comme l'on dit souvent en termes d'argot, ce langage qui lui aussi envahit l'Académie: « Il est moins cinq. »

Le Congrès de Londres (1) vient, il y a à peine deux mois, d'insister sur la nécessité de la formation sociale de l'infirmière. Dois-je insister sur la nécessité de la formation médicale chez l'assistante sociale? Mes exemples pourraient être mal interprétés; je demande que vous me fassiez confiance.

Qu'est-ce qu'il nous faut? Un programme de formation sociale où figurent des notions de droit: droit civil, droit public, droit administratif, législation du travail dans leurs rapports avec le service social. Des notions d'économie politique et aussi des leçons de psychologie et de pédagogie, tout ce qui se trouve condensé dans la spécialisation sous le nom d'Assistance.

Au point de vue religieux, une connaissance claire et approfondie à la fois des problèmes professionnels devant lesquels elle se trouvera, ou mieux, elle se trouve, car la formation de l'infirmière aujourd'hui doit être poursuivie non seulement pendant, mais aussi après ses études, et aussi une connaissance non moins claire ni moins approfondie des fondements de la religion, afin d'assurer solidement la base, connaissance pratique permettant de défendre et de propager la vraie doctrine.

Au point de vue éthique, les notions aujourd'hui indispensables sur les délicates questions qui sont hélas d'actualité: stérilisation, eugénique, euthanasie, avortement. Avec quelle force de volonté, avec quelle conscience, avec quel tact, avec quelle prudence, je n'ai besoin ni de vous le recommander, ni d'insister; je m'incline même devant ces fronts à la fois si purs et si intrépides, mais il faut savoir regarder le mal en face et guider les faibles dans les passages dangereux. Il faut savoir dire ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, mais pour cela il faut d'abord savoir et puis avoir la prudence des forts. Et, je vous le demande, qui mieux que vous, dans cette douce intimité qu'illumine votre attentive douceur dans la chambre du malade, qui mieux que vous peut aborder ces problèmes du mariage, de l'enfant, de la vie conjugale, de la religion, de la fréquentation des sacrements?

Un grand pas a déjà été fait et je ne saurais assez applaudir à l'œuvre courageuse d'un de nos amis les plus fidèles, le R. P. Boisgelot, dont la collaboration et la compétence nous sont si précieuses.

Reste enfin l'hygiène sociale. Il ne nous est pas permis de perdre de vue les questions dont se préoccupent si vivement aujourd'hui les pouvoirs publics: éducation physique, gymnastique, sports, jeux en plein air, économie domestique, alimentation des bien-portants et des malades, travaux manuels, poésie, chants populaires; tout cela est au programme et ne doit pas être laissé de côté, en tenant compte bien entendu de l'échelle des valeurs.

Après la revision du programme des études (revision qui est prête, mais qui doit être maintenant discutée, et aujourd'hui les commissions sont de petits parlements, bilingues, où l'on parle beaucoup pour dire bien peu de chose, où l'on piétine souvent et où l'on enterre bien de bonnes intentions), plusieurs d'entre nous ont l'intention d'attaquer la fusion des études de l'infirmière-visiteuse et de l'assistante sociale.

La formule qui est à l'étude en France, où l'on a déjà, à cette intention, réuni, en un seul, les deux conseils de perfection-

nement des écoles d'infirmières et de service social, ne peut plus tarder.

Je vous demande, à vous qui faites l'opinion, qui êtes l'opinion en cette matière, de nous aider: cas médicaux, cas sociaux sont intimement liés, il y a à tout instant interpénétration. Fusionner c'est simplifier, et simplifier, c'est perfectionner.

Les études seront prolongées; mais déjà il est très sérieusement question de porter à un an les études des visiteuses qui ne seront accessibles qu'après le diplôme d'hospitalière. C'est la quatrième année qui serait la véritable année sociale. Ces cours que je vous ai énumérés tout à l'heure prendraient environ cent nonante heures. Trois mois, en somme. Des stages médico-sociaux où serait poussée l'étude pratique des lois sociales seraient couronnés par la présentation d'une thèse.

A côté de ces études, les cours de perfectionnement qui, institués pour les monitrices, viennent de remporter un très réel succès et où les principales écoles catholiques étaient représentées, tant du côté des professeurs que des élèves; des journées et des semaines d'études devront tenir au courant les infirmières en service, dont il faut entretenir et l'âme et l'esprit.

Rien n'est trop beau, rien n'est trop difficile quand en le corps on a la jeunesse et le Christ dans le cœur.

Je voudrais, en terminant, vous détourner un instant des noirs horizons et des questions abstraites et parfois irritantes des programmes et des discussions.

Je reviens de Bucarest; je me suis même pressé, laissant là la Roumanie capiteuse et le beau Danube bleu qui nous appelait vers les recoins les plus pittoresques et les plus sauvages de son mystérieux delta. A ce carrefour unique où viennent croiser, tourner et se retrouver tous les oiseaux de passage du monde avant de s'envoler en deux colonnes vers l'Afrique, terre bénie du soleil, j'ai préféré revenir vers mes oiseaux, vers les petites ailes bleues, blanches, brunes ou vertes de mes infirmières, elles qui ont mieux que d'aller vers le soleil. Je ne le regrette pas; ne vous dois-je pas d'avoir conservé l'enthousiasme de la jeunesse?

Et je vais vous confier la dernière émotion que je viens de ressentir grâce à l'une d'entre vous qui est en même temps une de chez nous; cette petite Saint-Camille qui était dans la première école de Bucarest a quitté une situation d'avenir (on voulait, grâce à ses qualités techniques et morales, en faire une monitrice d'abord et l'envoyer avec une bourse Rockefeller aux Etats-Unis), a quitté l'école, la grande ville, pour s'en aller bien loin dans les montagnes sauvages et pauvres de la Transylvanie au milieu des populations hongroises catholiques qui souffrent dans leur foi et dans leur patriotisme, pour mener la vie précaire d'infirmière, d'accoucheuse et de missionnaire.

Elle avait fait dimanche dix heures de chemin de fer pour passer quelques instants avec moi et me parler de notre chère école; en y pensant j'en suis encore ému, mais c'est de joie et de fierté.

Il y a encore chez nous beaucoup d'infirmières dans la tradition de Geneviève Henné de Gouttel, d'Eugénie Henry, d'Alice Wibo.

Dr VAN SWIETEN,
Directeur
de l'Ecole d'infirmières Saint-Camille.

(1) Congrès de l'Association Internationale des infirmières catholiques.

Les Gros et les Petits

L'on est en train d'affoler l'esprit public à propos des *gros traitements*.

Ceux-ci sont-ils justes?

Examinons la question.

* * *

Traitements et fortunes sont justes quand ils sont mérités — quand ils procurent des avantages à la communauté — et qu'ils ne font tort à personne.

Par exemple, Marconi possédait une fortune de 500 millions. Cette fortune était juste parce que cet homme avait inventé la T. S. F. — qu'il avait rendu service à l'humanité — et qu'il ne faisait de tort à personne.

Il en était de même pour notre roi Léopold II, dont le génie procura à la Belgique des avantages incalculables et ouvrit à la civilisation le centre de l'Afrique.

Il en est de même pour tout *grand homme* : savant, ministre ou financier, lorsqu'il rend à sa patrie des services exceptionnels.

Les nations étrangères, la Russie même, le comprennent et récompensent magnifiquement leurs grands serviteurs.

Cependant il existe des petits esprits qui protestent chaque fois qu'un homme capable reçoit la récompense qu'il mérite.

En Belgique, par exemple, les petits esprits s'acharnèrent contre Léopold II.

Quand ils agissent ainsi, ces individus feignent de parler au nom de la Justice. En réalité, ils agissent sous l'empire de l'envie et de la jalousie.

Cependant à côté des grandeurs justes et des richesses bienfaisantes, il existe des fortunes injustes et des grandeurs malfaisantes.

Par exemple : la fortune de l'exploiteur — la grandeur du démagogue, dont la popularité repose sur la calomnie ou le mensonge, — ces grandeurs-là sont injustes et malfaisantes.

Appliquons ces principes à l'affaire de la Banque Nationale. Qu'est-ce que la Banque Nationale?

La Banque Nationale est une société privée, constituée au moyen de capitaux appartenant à des particuliers.

Elle s'appelle « nationale » parce que l'Etat lui confie certaines opérations d'intérêt public.

Pourquoi cette Banque n'appartient-elle pas à l'Etat?

En voici le motif.

1^o La Banque Nationale doit émettre les billets qui tiennent lieu de monnaie.

Si l'Etat, c'est-à-dire le Gouvernement, avait le droit d'émettre ces billets, la monnaie perdrait toute valeur fixe, parce que le Gouvernement créerait des billets, chaque fois qu'il aurait besoin d'argent.

L'émission des billets de banque doit donc être confiée à une institution indépendante du Gouvernement.

2^o La Banque Nationale doit faire des avances aux industriels et aux commerçants.

Ce travail exige de la souplesse et comporte des risques.

Il ne peut pas être confié à l'Etat, parce que l'Etat est soumis à des influences politiques et à des règles, inconciliables avec les opérations financières.

On a donc raison de confier celles-ci à des sociétés privées, l'Etat se contentant de les surveiller et de les contrôler.

Comment faut-il rémunérer les directeurs d'une Banque Nationale? Pour diriger convenablement une grande banque, il faut des connaissances spéciales et une habileté supérieure.

Pendant les périodes de prospérité on doit restreindre les crédits; pendant les crises il faut empêcher les ruines. Les opérations portent sur des milliards.

Naturellement, il arrive de perdre quelques millions. C'est inévitable.

Mais d'une façon générale, on doit le reconnaître : la Banque Nationale accomplit pour le redressement du pays une œuvre considérable.

On peut aimer ou ne pas aimer son gouverneur. Du point de vue de l'intérêt public, il fut un chef remarquable.

Comment faut-il payer de tels hommes?

Rappelons d'abord que ces hommes sont payés par les propriétaires de la Banque, et non par l'Etat.

On doit les payer cher parce que les bons directeurs sont rares, et si nous ne les payons pas, l'étranger s'en chargera.

Enfin, on doit les intéresser au bénéfice de leurs opérations. A la Banque Nationale la participation directe aux bénéfices peut entraîner des inconvénients.

Comme l'on concevait, cependant, de proportionner les rémunérations aux services rendus, on attribua à l'ensemble de la direction une somme de trois millions et demi environ et on laissa les directeurs s'arranger entre eux pour la répartition de ces fonds.

Tout cela, rappelons-le encore une fois, est payé par les actionnaires et non par l'Etat.

Mais une difficulté surgit.

Lorsque van Zeeland répondit à l'appel du Roi et quitta la Banque, celle-ci décida de laisser sa place vacante. En effet, il aurait été insensé de pénaliser un homme parce qu'il se dévouait au pays; — de la part de la Banque même, il aurait été stupide de se priver, pour l'avenir, des services d'un van Zeeland.

Il en résulta que le traitement de van Zeeland tomba dans la masse, c'est-à-dire dans la somme fixe attribuée à l'ensemble des directeurs.

L'absence du Premier ministre se prolongeant, la somme totale finit par monter à 1.700.000 francs environ.

Que fallait-il faire de cet argent?

Le problème était délicat. L'esprit public se trouvait tellement empoisonné qu'on hésitait à expliquer la situation.

En fin de compte on fit une cote mal taillée. Plus de la moitié de la somme disponible fut laissée à la Banque. Le reste fut réparti entre les directeurs ou consacré à des œuvres d'entraide et d'embellissement (1).

Tout cela constitue-t-il un scandale?

Non. Non et mille fois non.

Ceux qui voient là un scandale cherchent une paille dans l'œil des autres et ne voient pas la poutre qui se trouve dans le leur.

Peut-être y eut-il certains gestes peu élégants. Il y en a toujours. Mais les petites fautes ne doivent pas faire oublier les grands services.

Or, les imperfections de la Banque Nationale sont petites en comparaison des services que cet établissement a rendus au pays.

De plus, les fautes (si fautes il y a) n'ont fait aucun tort au public, puisque tout est payé par les actionnaires, puisque l'Etat et le public ne perdent pas un centime, tandis que les services rendus par la Banque profitent au pays entier, en lui épargnant des pertes et en lui procurant des bénéfices qui se chiffrent à des centaines de millions.

(1) Il y eut à ce sujet diverses critiques. Mais il s'agit de telles petites fautes qu'on éprouve de la honte à mentionner des ragots de ce genre. Ces détails concernent les actionnaires et non l'Etat belge.

Pour conclure, demandons aux hommes de bonne foi : Dans cette affaire, où est le scandale ? Il n'y en a pas.

Cependant il existe un scandale, et nous allons dire en quoi il consiste.

C'est un scandale quand un homme s'élève ou s'enrichit par la misère de ses compatriotes.

Or, à côté de la misère physique, il y a la misère morale.

Celle-ci se produit quand, dans un peuple, on cultive systématiquement l'envie, la jalousie, la haine.

Aujourd'hui il existe en Belgique un individu qui grandit par l'exploitation de la calomnie — et s'élève par la destruction du respect et de la justice.

Il y a un individu qui se fait un métier de jeter la suspicion sur l'honneur de tous nos chefs.

Voilà le vrai scandale, et aussi longtemps qu'il durera il faudra le dénoncer ; car ce scandale « constitue un péril pour l'Eglise et pour la Patrie ».

Comte EUGÈNE DE GRUNNE.

A propos de lord Halifax

Feu lord Halifax, premier du nom, était — on ne l'a pas encore oublié en Belgique — un ami sincère et un fervent admirateur de l'inoubliable cardinal Mercier. Il fut aussi un fervent apôtre de l'Union des Eglises et il peut être regardé à bon droit comme un des promoteurs des mémorables conversations de Malines. Malgré ses grandes sympathies pour la religion catholique, lord Halifax mourut cependant anglican comme il avait vécu.

Ce qu'on ignorait cependant jusqu'ici c'est que lord Halifax était aussi un collectionneur passionné de *ghost stories*, d'histoires de fantômes, de revenants, d'apparitions, de maisons hantées. Cette collection, ce *Ghost book* était même une des particularités du château de Hickleton, et, nous apprend aujourd'hui le fils du premier lord Halifax, devenu lord Halifax à son tour, lecture était donnée aux enfants de quelques-unes des histoires que le recueil contenait le soir de certains jours, à Noël notamment. Après quoi ceux-ci allaient se coucher sans s'attarder dans la « zone d'angereuse » pleine d'ombres et faiblement éclairée qui séparait la bibliothèque du château des chambres d'enfants.

Le second lord Halifax — naguère vice-roi des Indes sous le nom de lord Irwin, actuellement ministre dans le cabinet Chamberlain — a eu l'idée de publier le dit *Ghost book*. On ne peut que l'en approuver.

Non que le recueil ne prête le flanc à la critique. Il contient, avouons-le, à côté d'histoires plutôt insignifiantes, des récits de troisième ou de quatrième main et dès lors dénués de toute valeur et même des anecdotes n'ayant rien à voir avec ce qu'il est convenu d'appeler le surnaturel ou préternaturel. Concluons-en que le défunt lord Halifax ne paraît pas avoir péché par excès d'esprit critique — et que peut-être tel n'est pas non plus le principal défaut du lord Halifax actuel.

Mais ces réserves faites, constatons qu'il se rencontre dans ces pages des récits impressionnants. Résumons-en quelques-uns.

A la date du 17 septembre 1909, sir George Sitwell, propriétaire du château de Kenishaw, nous informe que le samedi précédent deux fantômes y ont été vus. La première fois c'est lady Ida Sitwell qui, étendue sur un divan et parlant à une amie,

lève les yeux et aperçoit dans le couloir une figure de femme, « apparemment de servante » : cheveux gris, bonnet blanc ; la jupe est de couleur sombre, la partie supérieure du vêtement est bleue. L'apparition a l'air de glisser lentement, très lentement, « comme si elle désirait n'être pas remarquée » ; elle a les deux bras tendus en avant et les mains jointes. Elle se dirige vers l'endroit où se trouvait jadis un escalier que sir George Sitwell avait fait démolir vingt ans auparavant, puis disparaît.

« Qui est là ? » demande lady Sitwell, et ne recevant pas de réponse, donne l'alarme. On cherche mais sans rien trouver.

Comme ceux qui viennent de procéder à ces recherches retournent au salon, Miss R..., une des invitées, s'écrie : « Je crois bien que le voilà, le fantôme ! » Elle vient d'apercevoir, à six mètres d'elle, en pleine lumière, « là où se trouvait naguère la porte de l'ancienne chambre hantée » une figure de dame : cheveux et robe de couleur sombre ; l'apparition a l'air d'être absorbée dans ses pensées et de ne rien remarquer de ce qui se passe autour d'elle. Bien qu'opaque, la figure ne projette pas d'ombre. « D'un curieux mouvement glissant » elle se dirigea là où il faisait plus sombre et « fondit » à un mètre de la porte murée.

A ce récit est jointe une note confirmative de lady Ida Sitwell (pp. 123-125).

* * *

Le 10 juillet 1917 un certain Charles S. écrit à lord Halifax qu'une vingtaine d'années auparavant il lui arriva de passer la nuit à Deal dans une maison construite vers 1740 et d'où Nelson avait maintes fois écrit à son amie lady Hamilton. Au milieu de la nuit il se réveilla et aperçut à côté de son lit le fantôme d'un vieillard ou, peut-être, d'une vieille femme, « d'aspect horrible » et se baissant vers lui S. était indubitablement éveillé. De peur, il tomba dans un état de catalepsie. Le lendemain matin il raconta confidentiellement à son hôte ce qui s'était passé. Celui-ci n'en fut nullement surpris, tous ceux qui habitaient la maison, lui seul excepté, ayant aperçu un jour ou l'autre quelque chose de semblable.

Vingt ans s'écoulèrent et comme S. passait la nuit dans la même chambre (il était souvent revenu à ...House dans l'intervalle sans rien voir d'anormal) il crut entendre une voix répéter : « Me voici de nouveau ! Me voici de nouveau après vingt ans ! » Puis il aperçut dans le coin de la chambre qui lui faisait face une colonne lumineuse qui tournait sur elle-même « à la façon d'un tourbillon de poussière par une journée venteuse. » Cette colonne s'approcha de S., la voix ne cessant de répéter : « Me voici de nouveau ! », puis prit rapidement une forme humaine et en fin de compte redevint la figure aperçue par S. vingt ans auparavant. N'y pouvant plus tenir il hurla : « Qui est-ce ? » puis ne recevant pas de réponse, alluma une bougie en toute hâte.

Le lendemain, comme il décrivait à son hôte ses expériences de la nuit, celui-ci lui narra deux incidents singuliers qui s'étaient passés au cours des trois semaines précédentes (pp. 143-147).

L'histoire suivante est de deuxième main, mais celui qui en fut le héros était un ami de longue date de lord Halifax et ne cessa d'affirmer jusqu'à sa mort qu'elle était parfaitement authentique. Reginald Easton était dessinateur. Un couple du nom de Cable qui habitait à Thurstaston Old Hall, dans le Cheshire, l'invita un jour à lui rendre visite pour faire les portraits des enfants. S'éveillant la nuit, Easton aperçut une vieille dame au pied de son lit. La lune brillait de tout son éclat. La vieille dame semblait se tordre les mains et chercher quelque chose par terre.

S'imaginant avoir affaire à une des invitées, Easton s'assit dans son lit et lui dit : « Pardon, Madame, vous vous êtes trompée de chambre. »

Il ne reçut pas de réponse et à sa grande surprise, la visiteuse disparut.

Le lendemain matin Easton apprit de ses hôtes que la chambre où il avait passé la nuit avait la réputation d'être hantée par une femme qui s'était rendue propriétaire du château en étrange l'enfant qui devait en hériter. Le crime serait resté inconnu, si la mégère ne l'avait avoué à l'article de la mort.

— Pensez-vous qu'elle apparaîtra de nouveau? demanda l'artiste.

— Certainement et vers la même heure, lui fut-il répondu.

A sa demande, une lampe lui fut remise (il eut soin d'en diminuer la lumière autant que possible) et la seconde nuit venue, il se coucha décidé de ne pas s'endormir, avec tout ce qu'il lui fallait pour dessiner sous la main. Le fantôme reparut et se comporta exactement comme la première fois. Là-dessus (qu'on s'imagine son étonnement, à supposer les fantômes accessibles à ce sentiment!) l'apparition fut interpellée par Easton comme suit :

« Je vous demande pardon, Madame, je suis artiste. Me permettez-vous de faire un dessin de vous? Alors je convaincrai les sceptiques de la vérité de... » Mais à ce moment la « vieille dame » disparut.

Ce qui n'empêcha pas Easton de faire le portrait qui, copié par lord Halifax, figure dans le *Ghost book*. Il est vrai qu'il vit encore l'apparition durant cinq nuits consécutives (pp. 141-143).

Voilà qui paraît bien extraordinaire...

Autre récit encore :

Le 18 avril 1912 le marquis de Hartington voit une apparition à Boulton Abbey, propriété de son père, le duc de Devonshire. C'est une figure d'homme, ses vêtements sont des *nondescript clothes*, c'est-à-dire difficiles à décrire; la couleur en est mi-brune, mi-grise; il a un capuchon sur la tête et peut avoir soixante-cinq ans; les yeux sont vifs, le visage très rond pourrait être celui d'une vieille femme, si l'« apparition » ne portait une barbe de huit jours. Une apparition nullement transparente du reste mais, au contraire, tout à fait « solide ».

Le « vicaire » de l'abbaye avait vu, lui aussi, un fantôme : visage très rond, barbe de quatre ou cinq jours; il était vêtu de brun. Il est à noter que les vêtements des religieux étaient blancs.

Au moment où le marquis de Hartington (alors collégien à Eton) aperçut le « fantôme », le roi George se trouvait à l'abbaye; il y était venu pour une partie de chasse; le duc de Devonshire et lord Desborough s'y trouvaient également.

Il avait été parlé de l'apparition censée hanter l'abbaye le soir même : preuve que ce cas de hantise était, pour ainsi dire, de notoriété publique.

Dans le cas suivant il paraît difficile d'exclure une explication naturelle : il est cependant bien intéressant. Lord Halifax le tenait d'un religieux catholique (un oratorien). Le récit est daté du 2 avril 1919.

Peu de temps auparavant, le P. X... est appelé un après-midi chez une malade (M^{me} P...). Arrivé chez elle il est prié par le médecin de ne pas l'administrer pour le moment et y consent; cependant, il regrette vivement sa promesse, se disant qu'en réalité elle est bien plus mal qu'on ne lui a donné à entendre. Il part en donnant son numéro de téléphone à l'infirmière et en demandant de lui téléphoner si l'état de M^{me} P... empirait soudain. Dans le cas contraire, il est convenu qu'il reviendra le lendemain et apportera les derniers Sacraments.

La nuit le P. X... se réveille. La porte de sa chambre s'était ouverte. Aux rayons de la lune qui éclaire la chambre il voit une figure humaine dans laquelle il croit reconnaître le religieux qui a charge du téléphone cette nuit. Et il entend ces paroles :

« Il n'y a pas de temps à perdre. Il y a un message téléphonique. »

Ce mot de téléphone lui rappelle sa visite de l'après-midi; il saute à bas de son lit; la porte se referme; il fait la lumière et constate qu'il est 3 h. 3/4 du matin. Il se précipite à *Montpelier Square* (où habite M^{me} P...); il y a des lumières aux fenêtres, mais le P. X... a toutes les peines du monde à se faire ouvrir. Il est alors 4 h. 1/4.

Une fois auprès de M^{me} P... il trouve l'infirmière à genoux auprès d'elle et priant. Il se trouve que durant près d'une demi-heure M^{me} P... n'avait cessé d'exprimer le désir de revoir le P. X... Celui-ci la confesse et l'administre.

Une heure ou deux après elle perd connaissance. Le P. X... récite les prières des agonisants, puis au moment de se retirer apprend que jamais l'infirmière ne lui a téléphoné.

« Alors c'est peut-être la sœur de M^{me} P... », se dit-il.

Mais rentré chez lui, il apprend que le Père qui avait charge du téléphone n'a reçu aucun message, que du reste il n'y a pas eu d'appel téléphonique cette nuit-là. Renseignements pris au bureau de téléphone, il est constaté qu'effectivement personne n'a demandé l'Oratoire.

* * *

Par ces quelques exemples on voit que malgré les défauts qui lui sont inhérents le *Ghost Book* de lord Halifax n'est pas dépourvu d'intérêt et que certains incidents qui y sont relatés, sont à retenir. Certes, nous manquerions à notre tour d'esprit critique si, parce que ce recueil contient pas mal d'ivraie, nous jetions par-dessus bord le bon grain qui s'y rencontre très certainement.

Procéder ainsi serait d'autant plus injustifié que les incidents plus ou moins analogues à ceux que nous narrent les correspondants de lord Halifax pourraient bien être plus nombreux qu'on ne se l'imagine communément. Malheureusement...

Malheureusement, souvent, très souvent, le plus souvent, on ne se donne pas la peine de les inscrire, d'une part; de l'autre nombre de personnes voient, on ne sait pourquoi, dans ces sortes d'incidents quelque chose d'intime, de sacré qu'elles se refusent à livrer à la curiosité du public.

Qui nous dira le nombre de cas d'une haute valeur qui ont ainsi disparu et, par là, ont été perdus pour la postérité?

Il y a quelque temps une dame russe habitant Bruxelles, me relatait l'épisode suivant :

A la fin de 1918, elle habitait Kiew. L'époque était des plus troublée et M^{me} Z... se demandait anxieusement si elle devait, oui ou non, partir pour l'étranger.

Un jour elle se rendit auprès de la tombe de son mari (elle était veuve depuis peu) et lui adressa d'ardentes supplications, lui demandant instamment de lui indiquer ce qu'elle devait faire.

Quelques jours se passent. Soudain M^{me} B... voit paraître devant elle — en chair et en os! — le frère de son défunt mari (très lié avec celui-ci jadis) qui habite Ekaterinodar. (Vu l'état d'insécurité qui régnait à l'époque en Russie méridionale, le voyage d'Ekaterinodar à Kiew devait demander alors quarante-huit heures au moins, je présume, peut-être même davantage.)

Que s'est-il donc passé?

Le beau-frère de M^{me} Z... a vu paraître son défunt frère, lequel lui a demandé de se rendre de suite à Kiew pour dire à sa belle-sœur de partir pour l'étranger!

Et si forte fut l'impression produite par cette apparition que le beau-frère n'hésita pas à demander un congé à son chef hiérarchique (il était militaire) et à entreprendre un long et pénible voyage pour faire part à M^{me} Z... de la communication qu'il avait reçue.

Celle-ci partit, quitta la Russie — et s'en est, somme toute, fort bien trouvée.

Galerie BOUCKOMS

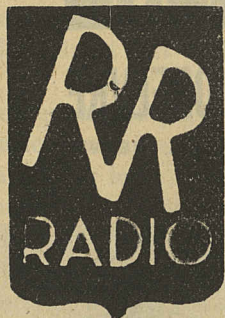
47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

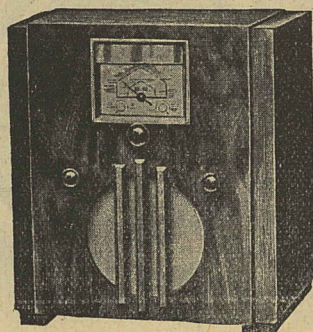
Le plus grand choix

Prix les plus bas



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

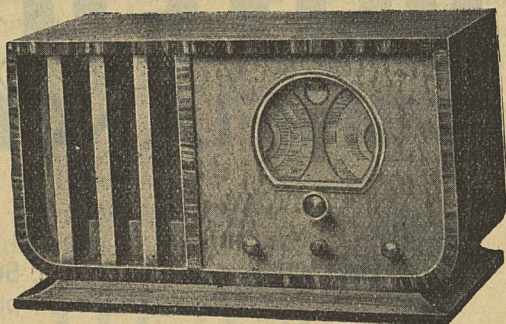


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

[Téléphone 17.35.79]

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..

s'écrit tout fumeur de Caresco
Faire l'essai c'est savourer tou-
jours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares **CARESCO**

G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL

Nous demandons des agents partout

POUR TOUS VOS DÉPLACEMENTS

VOYAGES

VOYAGES A FORFAIT
INDIVIDUELS ET EN GROUPES
VOYAGES DE NOCE

Brochures, renseignements et devis gratuits.



COLOMB

BILLETS DE CHEMIN DE FER
NAVIGATION - AVIATION
COUPONS D'HOTEL - WAGONS-LITS

32, RUE DES COLONIES, BRUXELLES

**Pour tous appareils
DUPLICATEURS**

Les stencils LORA sont montés avec attache s'adaptant parfaitement à chaque marque de duplicateur et sont livrés avec cadre gradué, imprimé sur le stencil même. Ils se fabriquent en différentes qualités : CHIFFONNABLES, qualités Profex, Colotex, Paraco, CIRE ET BAUDRUCHE.

Ils réunissent un ensemble de qualités qui les classent au premier rang des articles similaires et sont garantis de parfaite conservation.

Pour tous travaux au duplicateur il existe un stencil «LORA».

LORAI
PRODUIT BELGE

Reclamez-les à votre fournisseur!

OLIVETTI

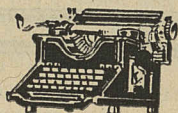
LA MARQUE DE
CONFIANCE



Modèle MIKRON
Une machine à écrire robuste à la portée de chacun. 50 fr. par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles SIMPLEX et ICO portatifs
pour le travail courant et les déplacements. A partir de 75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40
la machine idéale pour le bureau. 12 avantages exclusifs. A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT,
NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER • BRUXELLES

Service partout

Bon pour une documentation gratuite

NOM

ADRESSE

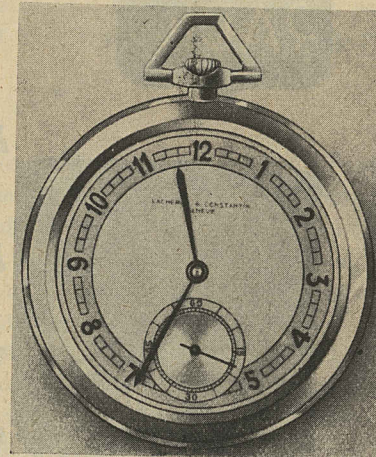
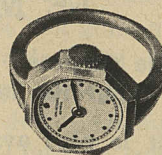
R. C.

COOSEMANS

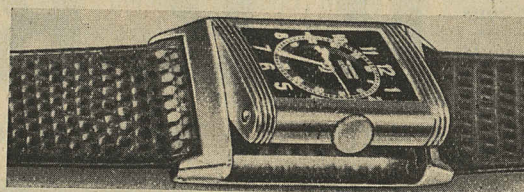
JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

Les premières marques

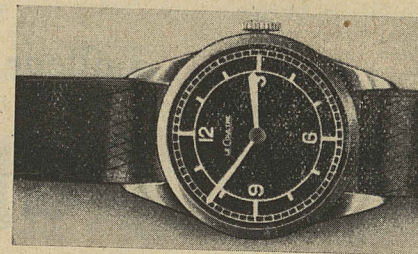


VACHERON ET CONSTANTIN
Or mixte.



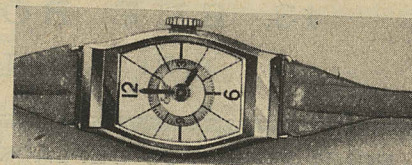
LE COULTRE
« REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres
marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

Mais lorsque je lui ai demandé de me donner un récit écrit de cet épisode, très remarquable et très intéressant — à en juger du moins par ce qu'elle m'a raconté — elle s'y est par deux fois refusée.

Il paraît qu'avant de m'opposer ce refus, elle avait demandé l'avis de ses enfants!

Les dames Z... sont légion. Par leur faute, d'innombrables faits, dont beaucoup peut-être très précieux, sont anéantis comme s'ils n'avaient jamais existé.

Elles ne sauraient prévaloir contre la vérité — à supposer qu'il y ait, ici, une nouvelle vérité. A la longue elle triomphera. Mais elles auront fait de leur mieux pour en retarder l'avènement.

Heureusement il n'y a pas qu'elles. D'autres témoins n'hésitent pas à parler haut, à attester ce qu'ils ont vu et entendu, parfois même à donner leurs noms.

Ce qui me fait croire que les observations de ce genre, les épisodes ayant ce caractère sont plus fréquents qu'on ne pourrait le croire de prime abord, c'est mon propre cas. Je ne me suis jamais occupé à recueillir *systématiquement* les faits d'apparitions, maisons hantées, etc., tout en m'efforçant d'enregistrer de mon mieux ceux qui parvenaient par hasard à ma connaissance. Et cependant je connais de première main :

Trois cas d'apparitions de personnes mortes — apparitions ayant des traits de nature à les distinguer des hallucinations purement subjectives. Le cas Z... est un de ces trois; les deux autres ont été publiés par moi dans le *Journal* et *Proceedings* de la Société anglaise des recherches psychiques.

Trois cas de hantise. Aucun de ces trois cas n'a été publié, et l'un, le plus frappant, vu la personnalité de l'observateur : un évêque catholique, éveille en moi des remords cuisants : par suite d'une négligence de ma part, le récit écrit par Mgr Kessler de ce dont il avait été témoin a, hélas, disparu sans retour.

Enfin j'ai encore souvenance de deux cas d'apparitions au moment de la mort. L'un a paru en 1894 dans les *Proceedings* anglais; le second est si frappant que je veux le résumer ici pour finir, bien qu'il s'agisse encore cette fois d'un cas de deuxième main — pour mes lecteurs s'entend.

M^{me} Pantchoulidzeff, femme d'un ancien officier de la garde impériale russe (tous les deux ne sont plus de ce monde), m'a raconté que dans son enfance un officier du régiment des « gardes à cheval », du nom d'Etienne Woeikoff venait souvent chez ses parents (à Saint-Petersbourg).

Un soir, la future M^{me} Pantchoulidzeff faisait, comme d'habitude, sa prière. Selon la coutume russe, elle priait pour les vivants et pour les morts de sa connaissance, les désignant de leur prénom précédé des mots « le serviteur » (ou « la servante ») de Dieu ». Après avoir énuméré quelques noms de vivants, elle pria pour les défunts et, comme elle venait d'en énumérer quelques-uns, soudain elle aperçut près de la porte Woeikoff, en grand uniforme et l'entendit lui dire : « Et pour le serviteur de Dieu Etienne. »

Le lendemain elle apprenait de son père que l'infortuné s'était suicidé la nuit.

* * *

Que conclure de tout ce qui précède? Que nombre de témoignages se rapportant aux « phénomènes » vrais ou faux qui nous intéressent ici ne valent rien. Mais qu'à côté de ces témoignages-là il en est d'autres qui ne sauraient à aucun titre être écartés sans examen.

Ils ne *prouvent* pas la réalité, l'authenticité des apparitions de morts ou mourants de caractère apparemment non-subjectif; des faits dits de hantise, etc. Mais ils constituent pour nous une

raison de croire que ces phénomènes pourraient bien exister. Rien de plus, rien de moins. Dès lors il est, à parler strictement, de notre DEVOIR, lorsque nous nous trouvons en face de pareils récits, de les enregistrer de façon à les conserver pour la postérité.

Pour la postérité qui, un jour, en sa basant sur ceux de ces récits qui seront dûment attestés, pourra affirmer en connaissance de cause si les faits de cette espèce existent ou ne sont que le fruit de l'illusion et de la superstition; voire déterminer les lois qui président à ces « faits » — à les supposer vrais. D'ici-là ne repoussons rien *a priori* (les merveilles que la Science sème sous nos pas à tout instant de la journée ne sont-elles pas, à proprement parler, bien plus étonnantes que la télépathie, la clairvoyance, les apparitions?), observons, vérifions, enregistrons, soyons toujours prêts à repousser implacablement tout ce qui nous paraîtra entaché d'imposture. Nous ferons par là une besogne qui, pour être modeste, n'en sera pas moins féconde peut-être — et méritoire sûrement, puisqu'elle s'inspirera du seul désir de faire connaître dans ce domaine la vérité, la vérité intégrale.

Aux catholiques qui me font l'honneur de me lire je me permettrai de signaler que je ne parle ici que de l'enregistrement de faits se produisant (ou censés se produire) *spontanément*. Il y a loin de là à ce qu'on appelle le spiritisme que l'Eglise catholique réprouve et que le bon sens rejette.

Comte PEROVSKY.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LORD HALIFAX

Il n'est pas trop tard pour revenir sur une très belle conférence qu'un universitaire français, M. J. Guillon, fit à Lyon l'hiver dernier et dont le texte parut dans la Vie Intellectuelle. De cette conférence, consacrée à des « souvenirs concernant lord Halifax », nous détachons ces lignes :

Mais il est temps de revenir à ce qui nous intéresse encore peut-être plus que l'histoire : la personnalité de lord Halifax, son esprit, son rayonnement propre, son génie, son âme enfin.

Le premier trait qui frappait en lui était un amour total, un amour frénétique et passionné de la vie, sous toutes les formes qu'elle veut présenter hormis le péché. Le mot qui vient le plus volontiers sur les lèvres de ceux qui le connaissaient est celui de fascinant : *witching my soul with talk*, disait son maître à Eton. Un de ses amis écrivait : « Personne ne ressemblait plus à un saint, mais personne, par certains côtés, ne ressemblait plus à un lutin » (*punch-like*). La vie était pour lui la chose la plus joyeuse, la plus piquante, la plus savoureuse qui fût au monde. Les expressions les plus courantes dans sa bouche, quand il vous racontait quelque chose, étaient : « N'est-ce pas excitant? N'est-ce pas curieux? » Toujours en train, levé à 5 h. 1/2, allant à la messe de 6 heures et puis passant son temps à écrire, à combiner, à entreprendre. Dans l'extrême vieillesse il n'avait pas beaucoup changé, et sa maxime était que pour éviter de vieillir il fallait ne rien faire comme un vieillard, et prouver au besoin sa volonté par quelques imprudences : à quatre-vingt-douze ans

il montait encore à cheval pour chasser le renard. Un trait plus singulier de son caractère était son amour du merveilleux. Chaque matin, il méditait dans un ouvrage d'un évêque du XVIII^e siècle, appelé Challoner, qui avait fait une méditation appropriée à chaque jour de l'année. Il conseillait volontiers ce livre à ses amis : de cette façon ceux-ci pouvaient méditer chaque jour sur le même sujet que lui : il restait en communication avec eux. Mais le soir, il ne se serait pas couché sans avoir lu une histoire propre à frapper l'imagination, histoires de revenants ou de fantômes, voire un bon roman policier. Il savait qu'un des secrets de l'équilibre est de donner à l'esprit ses soupapes et ses aises, et il aimait associer les autres à ses fantaisies, sachant aussi que rien ne scelle l'amitié comme ces complicités dans l'amusement. Je plaindrais ceux qui n'ont pas su se ménager dans l'existence ces escaliers dérobés qui permettent de s'échapper dans le rêve pur : les Chartreux ont leur petit jardinet, chaque sage s'honore de sa petite et innocente folie. Le jardin secret de lord Halifax il vous en donnait la clé pour qu'on participât à ses joies ; et, de plus, ses goûts pour le merveilleux lui permettaient d'être attentif à toutes ces fissures par où le mystère fuse dans notre univers logique. C'est que l'intérêt de lord Halifax pour le merveilleux n'était pas une manie romantique ; il était attiré par ce qu'on pouvait appeler les « recherches psychiques » comme les coïncidences télépathiques ou prémonitoires, auxquelles il attachait beaucoup plus d'importance qu'aux « fantômes ». Une fois que je lui demandais s'il croyait à tout cela, il m'avait fait cette réponse, qui est aussi celle de M. Bergson dans l'*Energie spirituelle* : « Je ne peux pas vous dire dans ce cas particulier, mais il y a tellement de cas que, si l'on ne croyait pas qu'il y a quelque chose là-dedans, alors, on ne pourrait rien croire du tout. » On a récemment publié le cahier où lord Halifax avait groupé les plus belles « histoires d'esprits » qu'il avait pu recueillir en ce monde.

Dans les derniers temps aussi il avait toujours près de lui un chien qu'il adorait et qui était le plus compréhensif des êtres : au mépris de toutes les rubriques, lord Halifax avait songé à le faire enterrer près de l'église. Gyp lui survécut un tout petit peu, mais il mourut de chagrin. Un jour que je lui demandais s'il croyait que Gyp avait une âme : « Je n'en sais rien, répondit-il, mais dans la mesure où ces petites créatures ont un mouvement d'amour, je crois qu'elles ont un avenir. » Ce qui m'avait frappé, c'était le sentiment qu'il avait au sujet de la mort. Il disait : « Il y a trois ans j'ai été malade, et James prétend que je suis resté mort pendant une demi-heure. (James était son fidèle serviteur, auquel le liait une amitié inaltérable. James ne le quittait jamais. Lord Halifax et James avaient fait un pacte : James devait s'occuper du corps de son maître et lord Halifax de l'âme de son serviteur.) Si cela est vrai, je puis dire qu'on meurt sans s'en apercevoir ; moi, je voudrais mourir en pleine connaissance. Je pense que la mort, c'est le moment le plus curieux, le plus intéressant de la vie. Il n'y a pas de chose plus intéressante, n'est-ce pas ? il n'y a pas de plus grande découverte que ce qu'on va voir après. Moi, voyez-vous, je suis très curieux. » J'ai toujours aimé à interroger les vieillards sur la manière dont ils se représentent la mort et ce qui la suit. Peut-être le lecteur s'intéressera-t-il à ces *obiter dicta* :

« Dieu nous a faits pour L'aimer comme Il nous aime. Pour aimer, il faut être libre ; or, un homme libre peut mal user de cela. S'il est tout à fait gâté, il se rend incapable d'aimer Dieu, et pour toujours : c'est cela l'enfer. Je crois que l'éducation a pour but de nous rendre incapables de mal user de notre liberté ; mais, si on s'est rendu, par sa faute, incapable d'en bien user... Pour moi, le Purgatoire n'est pas tant une punition qu'une purgation :

je pense que c'est l'éducation qui continue pour nous purifier de tout. Sur la terre, quand on a exercé sa volonté à faire ce qu'on croit le bien, alors on devient incapable de faillir. Cet état-là, c'est déjà le Ciel, puisqu'on est fixé en Dieu autant qu'on peut l'être. Plus je vais dans la vie, plus je suis certain de cela ; je veux dire de la volonté libre qui permet l'amour, et de l'éducation, qui permet la fixité dans l'amour. Je pense que le vrai mysticisme se trouve dans l'Evangile : quand on a dit que nous sommes dans le Christ, c'est cela du mysticisme. Le reste pourrait être du rêve. Je ne crois guère aux gens qui disent qu'ils désireraient mourir. Quand cela est vrai, on le cache à l'intérieur. »

On devine bien, par ces traits, ce qu'il pouvait y avoir de séduisant et pour ainsi dire de magique dans son entretien. Certains diront que toutes ces choses de détails sont indignes d'un sujet grave ; je ne le crois pas, car on ne peint que par eux. Si lord Halifax aimait tant la France, c'est, entre autres raisons, parce qu'il avait trouvé chez les nôtres, et surtout dans notre littérature, ces qualités immatérielles et charmantes qui nous ont fait la réputation de la légèreté. Il y avait en lui quelque chose qui l'apparentait à La Fontaine ou à Musset, mais à un La Fontaine qui se serait nourri des chansons de gestes, à un Musset qui aurait respiré Walter Scott ; et lord Halifax aurait été un vrai enfant de l'Ile-de-France, s'il n'avait montré « jusque dans sa verve et sa vivacité de saillie, ce je ne sais quoi d'imaginatif et de coloré qui lui laissait le sceau de sa race » (*Causeries du Lundi*, II, 246). Ces mots sont de Sainte-Beuve : il définit ainsi lord Chesterfield (dont la grand'mère s'appelait lady Halifax), mais comme fils s'appliquent à lord Halifax ! et sans doute avec plus de vérité : lord Chesterfield avait l'imagination légère, celle de lord Halifax était aussi mystérieuse.

Puisque l'esprit ne se laisse pas définir, il faut s'exprimer par détours. Je dirais volontiers qu'il y avait un accord entre cette nature ailée et la belle campagne anglaise où il se promenait si volontiers, et qui reste toujours un peu marine avec ses étendues, ses nuées, et le souffle qui vient de la côte. Comme elle, lord Halifax possédait « ce je ne sais quoi » qu'on appelle le charme, qui est comme une présence de l'âme sur le visage et dans les gestes, et dans le prolongement du corps. Le charme nous rend physiquement présent un peu au delà de notre bien propre, et il aide les esprits à communiquer sans bruit de paroles. C'était comme une espèce de fluide qui s'écoulait de lui et qui vous aurait séduit sans cependant vous ravir, s'il n'avait été mêlé et confondu avec cette paix pascalle qui émane des âmes saintes. On comprendra que le pur mélange de la nature et de la grâce donnait à son commerce une telle douceur que, lorsqu'on venait de le quitter, il vous manquait un soutien, et le soleil semblait briller sur les choses avec moins d'éclat et d'intimité.

Le charme était donc le premier caractère visible en dehors, et le second était un clair, un indomptable courage, — si bien que lorsque lord Halifax avait décidé que quelque chose devait être fait, que quelque parti devait être pris, qu'une décision était noble, quelque entreprise juste et voulue de Dieu, alors il s'y lançait avec un extraordinaire acharnement, et il ne se laissait rebuter par aucun obstacle. La question du possible et de l'impossible ne se posait plus. L'échec ne comptait que pour lui permettre de rebondir. Et c'est bien dans l'union de cet entêtement avec ce charme qu'il faut chercher la principale raison de ses succès en ce monde. La volonté d'aller son chemin, la certitude que sa cause était celle du Christ et que Dieu travaillait avec les siens lui donnaient cette persévérance sans laquelle aucune action durable n'est possible. Et son imagination lui procurait une grande variété de moyens, je ne dis pas pour biaiser, mais pour prouver aux gens qu'ils ne voulaient pas au

fond ce qu'ils croyaient ou paraissaient vouloir, pour changer ses adversaires en amis, pour transformer ses succès en succès, pour tirer les conséquences d'une victoire, pour soutenir les défaillants, enfin pour trouver, dans une situation extrêmement embrouillée, le petit point de vérité immédiate qui allait mettre tout le monde d'accord.

* * *

Mais il est temps d'insister sur ce qui faisait l'originalité la plus profonde de lord Halifax, je veux dire sur la méthode qu'il appliquait dans les affaires religieuses; sa vocation propre, c'était de réunir les gens, mais de les réunir dans la vérité.

Il y a bien des manières de s'unir quand on est divisé, mais j'en vois deux qui me paraissent essentiellement incorrectes. La première, forme erronée de l'union, c'est l'union par absorption, qui consiste à dire à son interlocuteur : « Pensez sur tous les points comme moi, et alors je vous promets de penser comme vous. » La seconde c'est l'union par compromis : elle consiste à chercher une sorte de dénominateur commun sur lequel on pourra s'accorder, en noyant les difficultés dans la rhétorique, ou dans les formules ambiguës. — Ni l'une ni l'autre de ces méthodes d'unir les hommes ne m'a jamais paru pleinement suffisante, car l'homme étant par essence une conscience et une liberté, on ne saurait lui imposer le vrai sans qu'il l'accueille et sans qu'il l'aime, quand ce ne serait que par le désir. Et, d'autre part, cette espèce d'union des contraires qu'on assemble vaille que vaille, et sans discerner l'ordre des vérités et la hiérarchie des plans, n'est-ce point un outrage à cette « idée de vérité invincible à tout le pyrrhonisme » qui est le moteur de chaque esprit et l'âme de chaque Eglise? Lord Halifax avait une trop haute idée de la dignité humaine pour accepter tout ce qui pouvait ressembler à une soumission en rase campagne obtenue par surprise ou par force; il connaissait trop la fierté anglaise pour ne pas savoir quel mal pouvaient faire certains mots de servitude. Mais il avait encore plus de respect pour la vérité religieuse, qui était à ses yeux comme un cristal parfait que la moindre concession risquait d'obscurcir et comme une virgine essence que le moindre compromis risquait de corrompre. Il avait, en somme, la conception catholique de la vérité, et, quelle que soit l'idée que l'on se fasse des droits de l'Eglise, il faut bien reconnaître que l'amour de la vérité oblige à l'intransigeance sur ce qu'on croit vrai. Jamais lord Halifax n'a pensé qu'on pût s'entendre en religion sur un plus petit commun multiple des *Credos* particuliers ni même qu'on dût s'unir *visiblement* entre chrétiens encore séparés pour prier ensemble le Père commun. Il voulait travailler dans la pleine lumière. Et nul n'était plus loin des tentatives de Stockholm et de Lausanne, avec lesquelles on a souvent confondu la méthode de Malines. Nous avons déjà dit qu'il n'admettait pas que la séparation des chrétiens fût aussi profonde qu'on le disait. Il croyait qu'au XVI^e siècle la politique avait fait beaucoup de mal de part et d'autre; certes, s'il avait vécu en ce temps-là, il eût été avec les Thomas More et les Fisher. Mais il prenait les choses où elles étaient présentement. Et il remarquait que derrière les séparations il y avait une unité latente, une unité profonde et substantielle, sensible surtout quand on prenait contact avec l'âme même du peuple et que le principal effort devait être de ramener à la surface de la conscience ces convictions profondes. Il est de fait que ce ne sont jamais les peuples qui se sont séparés de l'Eglise, ce sont des rois, des évêques, des théologiens qui ont entraîné les peuples derrière eux. La bonne femme d'Hickleton, le paysan de Yorkshire, est-ce qu'il sait qu'il est ou qu'il n'est pas l'Eglise « une et indivisible »? Lord Halifax pensait qu'il fallait aller au peuple et qu'on n'aurait pas beaucoup

de peine à réveiller dans le peuple anglais la foi catholique, qui était toujours vivante. Il croyait surtout que ce qui contribue à opposer les hommes, c'est, sinon leurs passions, du moins leur langage. Et il avait tiré de son éducation l'idée que presque tout consistait, en ce monde, dans la manière de dire les choses, et que, somme toute, il devait toujours y avoir une façon d'exprimer les vérités qui les rende acceptables à un bon esprit. Si l'on peut présenter une vérité de manière à la rendre irritante et insupportable, il doit y avoir aussi une manière de la rendre aimable. Telle était sa conviction naturelle et tout l'y avait enraciné.

Lord Halifax avait trop observé les hommes pour ne pas s'apercevoir qu'ils se trompent souvent sur le sens des formules qui les séparent; il avait noté que des difficultés, qu'on pourrait croire insolubles, pouvaient se résoudre si on arrivait à s'expliquer dans le langage d'un de ses adversaires. Son art consistait à retrouver et à mettre au jour ces points d'accord où les gens pensent de même, bien qu'ils imaginent être souvent aux antipodes. Comme il avait presque toujours à s'entretenir avec des esprits qui n'étaient pas de son avis à cause de la singularité de sa position, lord Halifax passait son temps à ces exercices de concorde, et bien souvent il lui était arrivé de voir quelqu'un lui dire : « C'est inutile, nous n'allons pas parler, car nous ne nous entendrions jamais. » Et, après une heure d'entretien : « Mais, je n'ai jamais pensé autrement. » Il racontait, par exemple : « Je rencontre un « Evangélique » qui a horreur de l'Immaculée Conception. Je lui dis : Ne croyez-vous pas que la Mère de Jésus a été dans le péché? — Dans le péché, la Mère de Jésus? Mais vous blasphémez... » Tel autre trouvait abominable l'infailibilité du pape. Lord Halifax lui disait : « Pensez-vous que le chef de l'Eglise fondée par le Fils de Dieu puisse se tromper, quand il définit non pas sa foi, mais la foi de son Eglise? — Je ne le pense pas », disait son interlocuteur, et lord Halifax croyait avoir remporté un de ces petits succès dont l'addition pourrait donner une victoire. — « Comment feriez-vous, lord Halifax, lui dis-je un jour, pour convertir un athée? — Cela, je ne le sais pas, répondait-il. Je crois que je lui montrerais qu'il ne sait pas ce qu'il pense exactement. »

Je retrouve dans mes notes cette pensée de lord Halifax qui se rapporte à cette importance de la manière de dire : « Dans les dogmes de l'Eglise, tout est nécessaire, et cependant je ne crois pas qu'on puisse mettre tout exactement sur le même plan. Il y a des dogmes, comment dirai-je? qui ne sont qu'implicitement nécessaires : ainsi les martyrs qui sont morts pour la foi ne croyaient pas explicitement à l'Immaculée Conception, et pourtant ils avaient bien toute la foi. D'autre part, dans les définitions, le Saint-Esprit empêche bien l'Eglise de se tromper, mais il n'assure pas que la formule choisie soit la meilleure de toutes les formules; dans le choix des formules il entre de l'humain. Il faudrait exprimer cela, que je crois vrai, d'une manière qui ne choque pas les autres. De même, il y a deux pouvoirs dans l'Eglise, tous deux apostoliques, mais dont l'un est subordonné à l'autre : les évêques et le Pape. Ce qui permet la centralisation ou la décentralisation, selon les nécessités du temps. Au Vatican, en 1870, dans ce concile interrompu, on a défini le pouvoir du Pape, mais il faudra bien qu'un jour on définisse le pouvoir de l'épiscopat. Ce jour-là sera bon pour l'union. Je crois que nous allons vers une époque où les évêques seront davantage. Les cardinaux autrefois étaient en majorité Italiens, et c'était bon parce que, l'Italie n'étant pas un Etat unifié, cela assurait l'indépendance du Saint-Siège; or, tout cela a changé. Regardez les changements de la discipline sur la communion : au XVII^e siècle, communier fréquemment, c'était communier une fois par mois. Et je crois avoir lu que saint Louis ne communiait qu'une fois

par an. L'histoire nous apprend que tout a changé. Je crois que, dans ces choses, il faut bien se garder de juger et de condamner. Voyez-vous, toute l'expérience de ma longue vie me prouve que presque tout est dans la manière de dire les choses. Mais pour cela, il faut bien connaître, vouloir s'entendre et être adroit. Je crois aussi que pour comprendre les choses il faut non seulement y mettre un peu de sa tête, mais aussi y mettre un peu de son cœur. »

* * *

Relisons maintenant le memorandum rédigé par les catholiques après les conversations de Malines et nous verrons sur des exemples précis à quel degré d'accord cette méthode pouvait aboutir :

Il peut être utile de relever quelques-unes des expressions de nos amis anglicans. Elles sont d'un haut intérêt, en ce qu'elles indiquent une même tendance de pensée, une pareille direction de recherche, et qu'elles permettent de présager un accord beaucoup plus étendu dans l'avenir.

Les nuances d'expression ont ici leur importance à cause du fond qu'elles enveloppent et qu'elles recouvrent : responsabilité spirituelle; pouvoir spirituel de direction; surintendance générale : sollicitude du bien de l'Eglise universelle; il semble qu'à travers toutes ces expressions l'esprit s'attache à une conception très positive d'un pouvoir riche de contenu, mais dont on éprouve quelque embarras à circonscrire l'étendue. Des souvenirs anciens ont laissé quelque amertume dans les cœurs. Plutôt que de revenir sur les chemins du passé, l'esprit essaie de conjecturer les formes que l'action de la papauté pourrait prendre dans l'avenir. Mais ce qui perce à travers ces expressions, c'est le sentiment d'une haute mission qui est celle du Pape, et qu'à la primauté d'honneur s'ajoute pour lui une primauté de responsabilité.

Sans essayer pour le moment d'ajuster ces expressions au vocabulaire théologique de la doctrine catholique, ne peut-on espérer qu'en approfondissant ces pensées et en explicitant leur contenu, il se fera un rapprochement sensible avec beaucoup de points de la doctrine sur la papauté catholique? Les études poursuivies dans le monde anglican semblent y acheminer.

Des divergences de vues ne pouvaient pas ne pas se produire entre les interlocuteurs de Malines sur la doctrine de la papauté; elles ne sont pas si radicales qu'elles excluent pour l'avenir les perspectives de reprise de la question avec de nouveaux éléments de discussion et des chances sérieuses de progrès dans l'accord des esprits et des cœurs...

Cependant, il était possible aux catholiques de dire combien grande est la diversité des disciplines sous lesquelles l'Eglise a vécu sans dommage pour son unité, et quelle variété d'institutions existe encore actuellement au sein de l'Eglise catholique malgré l'uniformité progressive à laquelle tend sa législation, surtout depuis que le protestantisme l'a contrainte à renforcer sa centralisation administrative. Le respect que Rome témoigne aux Eglises orientales, le scrupule avec lequel elle maintient leurs rites, leurs langues liturgiques, leurs droits patriarcaux, leurs coutumes et leurs législations particulières, leur autonomie relative, notamment dans l'élection de leurs évêques et de leurs patriarches, dans la gestion de leurs biens, dans la célébration des synodes... tout permet d'entrevoir avec quelle largeur d'esprit pourraient être traitées, entre l'Eglise romaine et l'Eglise anglicane, les clauses disciplinaires de leur union.

La méthode qu'illustre ce passage va plus loin qu'on ne le pense, et elle dépasse les frontières du domaine religieux proprement dit. Je l'appellerai la méthode de sympathie. Elle consiste à supposer que, dans toute position, il y a un noyau de vérité, puis une enveloppe d'opinion qui tient à notre propre manière de voir et qui, par conséquent, n'est pas nécessaire. La sympathie consiste précisément dans cet effort qu'on fait pour se placer au point de vue de l'autre, pour essayer de voir les choses comme l'autre les voit lui-même. Ceci ne nous empêche pas de revenir à nos positions premières, mais, après l'effort de sym-

pathie, nous ne pouvons plus affirmer ce que nous affirmions exactement de la même façon. Nous aimons mieux la vérité, parce qu'elle est alors purifiée de toutes les scories de notre amour-propre. Et voilà comment la charité aide à voir la vérité d'une manière non pas plus charitable, mais plus véritable.

Tel était donc le caractère de cet homme unique dans l'histoire religieuse de ce temps; par son indépendance singulière et par son désir insatiable d'union. Il fut, pendant plus de cinquante ans, le héros et le chevalier errant de l'espérance chrétienne, le prophète de cette consommation dans l'Unité pour laquelle le Christ s'est offert. Comme tous ces prédestinés dont la mission est d'unir, il fut respecté par tous sans être parfaitement compris par aucun. Les anglicans du type traditionnel le laissaient faire; leur approbation venait de ce qu'ils n'osaient pas le contredire beaucoup plus que de ce qu'ils le suivaient, et ce fut l'attitude des archevêques de Cantorbéry. Les anglo-catholiques le vénéraient; mais ils n'auraient pas admis toutes ses initiatives, et ils semblaient parfois penser à son sujet ce que Platon disait de Socrate : « Comme il va loin ! » Mais Platon voyait peut-être dans la pensée de Socrate plus intimement que Socrate lui-même. Les catholiques anglais estimaient sa sincérité, et le cardinal Vaughan comme le cardinal Bourne l'honoraient de leur amitié, mais on disait généralement dans leur cercle que lord Halifax faisait cavalier seul, qu'il avait inventé un anglicanisme idéal à son usage, et qu'il ne représentait que lui-même; on s'agaçait de voir qu'il séduisait des catholiques français ou belges. — « Où allez-vous, Eminence ? — Je pars pour Malines, je vais m'occuper de la question flamingante. » Ainsi parlait, dit la légende, le cardinal Bourne; mais la légende indique le tréfonds inexprimable. Plus lord Halifax révélait son catholicisme profond, moins les catholiques l'entendaient : « S'il croit tout ce que nous croyons, pourquoi donc ne franchit-il pas le dernier pas ? » Cette pensée avait même traversé un jour la tête du cardinal Mercier, à qui lord Halifax « disait tout » et qui en usait de même.

A Malines, un jour que lord Halifax se trouvait seul avec le cardinal Mercier, celui-ci lui avait dit : « Lord Halifax, je voudrais vous demander quelque chose. — Tout ce que vous voudrez, répondit-il. — Y a-t-il une différence entre ce que vous croyez et ce que croit un catholique romain ? — Pas la moindre. — Alors est-ce que vous ne pensez pas que, dans ces conditions, votre conversion pourrait entraîner beaucoup de monde ? — Oh ! Eminence, répondit Halifax, si je savais que c'était mon devoir, je me convertirais tout de suite; mais je ne le sens nullement; et je crois que la conséquence serait juste le contraire. Les uns piraient : Il est si vieux, il s'est laissé faire. Et les autres : Nous l'avions toujours dit. » — Le P. Huby, qui rappelle cette anecdote dans les *Etudes*, insinue que M. Portal, « ayant des exigences doctrinales moindres », n'aurait jamais tenu ce langage à lord Halifax. Il me semble que cette remarque ne serait pas facilement acceptée de ceux qui ont connu et aimé M. Portal. Ce n'était pas un théologien, et il n'avait pas à agir comme un évêque. M. Portal respectait la conscience de son ami par cette délicatesse parfaite qui a toujours été dans sa nature. Si lord Halifax lui avait fait quelque ouverture dans le sens d'une conversion, il aurait agi comme tout prêtre catholique loyal à sa foi et à son Eglise.

Je reconnais que la position de lord Halifax était unique en son genre. Il s'était servi de l'extrême liberté d'opinions et de l'absolue tolérance qui existe dans la *Church of England*, non pas pour exercer son libre examen, mais au contraire pour retrouver et pour revivre tout le catholicisme de l'anglicanisme. Sa foi, c'était la foi catholique tout entière, même avec les développements doctrinaux du dernier siècle sagement interprétés : il avait en particulier une dévotion infiniment tendre au sacrement de l'Eucharistie, dont il ne se serait jamais séparé

un seul jour de sa vie et qu'il célébrait sur les tribunes publiques avec un accent qu'on n'aurait pu trouver chez les laïques les plus romains, et pour nous, il y avait dans les communions de son vieil âge quelque chose de si touchant et de si troublant qu'on en était ému tout le long du jour. Georges Goyau, l'abbé Klein Jacques Chevalier, l'abbé Cadiou pourraient en témoigner parmi les vivants. René Bazin, Antoine Martel m'avaient fait aussi cette remarque : ils conservaient toute leur vie le souvenir des « communions de lord Halifax ».

Le P. Huby, reprenant à son tour la solution de cette énigme, nous dit en définitive que « lord Halifax n'avait pas le sens aigu, la vision implacable des réalités concrètes, surtout pénibles et contraires à ses désirs; il les imaginait plus qu'il ne les voyait, cela, tout à la fois par le tour romantique de son esprit et une certaine étroitesse d'horizon intellectuel ». Ces remarques ne me paraissent pas fausses, mais elles donnent une idée qui n'est point exacte. Lord Halifax, qui était le disciple de Pusey et de Liddon, et non de Newman, connaissait l'histoire; il l'interprétait à la lumière de son expérience, insistant sur le rôle des accidents et des tempéraments plutôt que sur les causes générales. Il était aussi théologien qu'on peut le demander à un laïque, et son clair regard, qui allait droit à l'essentiel, évitait les distinctions scolaires où les spécialistes souvent se cantonnent. Il n'ignorait pas les difficultés; il savait la position anormale de l'anglicanisme; il reconnaissait les droits du Siège de Pierre. Je n'ai jamais vu qu'il y ait du romantique dans son esprit ni de l'étroitesse dans son horizon; il avait les défauts des grands hommes d'action, car l'action exige qu'on imagine fortement et qu'on se limite sévèrement, et ses manques me font penser à ceux des précurseurs. Robert Browning comparait le visage d'Halifax à celui

de François-Xavier, et il ajoutait, d'après le P. Huby : « Personne ne peut mettre en doute le zèle qui brûle dans ses yeux. » Ceci me rappelle un mot de lord Halifax à propos d'un religieux qui avait fait violente campagne contre lui, et qu'il avait invité à passer trois jours à Hickleton, car il était chevaleresque : « Le P. X. est très bon, disait-il, mais il n'est pas un de ces hommes qui mettraient le feu au monde. » La faiblesse de lord Halifax, ce fut ce feu dont il brûlait, et qui, à ses yeux, voilait et consumait l'obstacle. De ses lacunes, je dirais ce que A. Bellessort disait de celles de saint François-Xavier : « Ce sont les trous du manteau sous lesquels les yeux exercés devinent le grand seigneur. »

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIEGE

Tél, 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-LIège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainetelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etabls Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. : 283

Courtrai

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS

CLOWNS

ESQUIMAUX

ANIMAUX

POUPÉES

ARTICLES DE

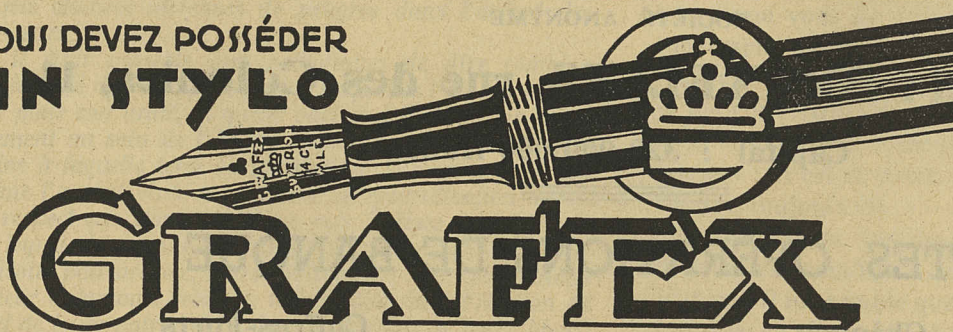
FANTAISIE

NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE

TOUS JOUETS EN BOIS

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

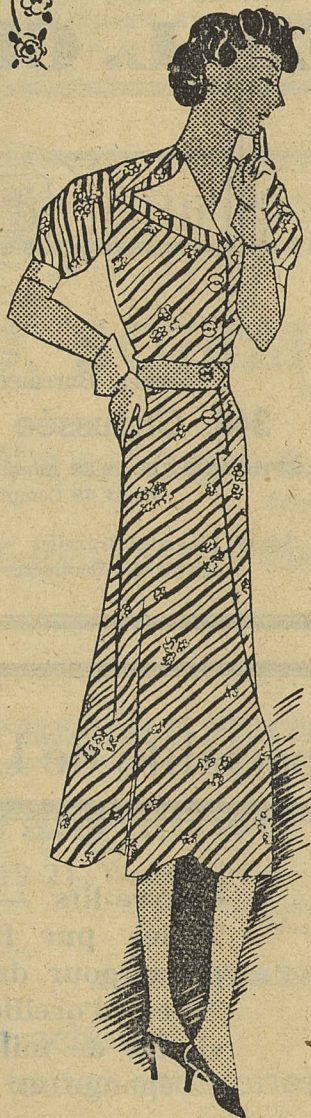
EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: **E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92 cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES
Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

TISSAGE DE COTON
La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins :

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.

20, Quai des Moines, GAND — Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**

Tissus SERVICERTUS en exclusivité

Tissage de Soieries
DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols

26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles

Chèques Postaux 2256 39

Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.43

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ÉCOLÉSIASTIQUES

CLASSAGE DE CHIFFONS

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

G. SOIBLIN

S. A.

Nouvelle Chaussée

Waereghem

Téléphone : 52

Belgique

Acheteurs de chiffons neufs et vieux

Charles DELVOYE

1, rue de l'Avenir

COURTRAI (Belgique)

TOILES & TISSUS

POUR FAUTEUILS PLIANTS

Spécialité d'Essuie-mains

Matières premières pour papeteries et effilochages

Joseph Vangeluwe

Rue de l'Orme, 19-21, Waereghem

Téléphone :
Waereghem 310

Télégrammes :
Wool

IMPORTATION

EXPORTATION

Toujours acheteur
de chiffons de toutes catégories

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

**POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers**

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE lez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas,
Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents,
Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

PRODUITS KRIMPEN

SOCIÉTÉ ANONYME

STUIVENBERG-MALINES

Reg. du Com. : Malines 4912 Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines
Compte Ch. Pos. : n° 340.15 Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :

Firme COENE-GEETS, Malines

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.

Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes.
— Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers.
— Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

DEMANDEZ
UN **de LAGO**

VOUS BOIREZ UN

PORTO d'origine

Agent général pour la Belgique :

R. TOUSSAINT : 11, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, Bruxelles

Téléphone 12.28.27

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

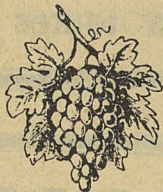
Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

GRENVIN

GRANDS ENTREPOTS VINICOLES
DE PRODUITS D'ORIGINE

67, rue de la Villette
MARCINELLE



MAISON DE CONFIANCE

VINS FINS D'ORIGINE

Monopoles et exclusivités :

Bourgognes : PASQUIER-DESVIGNES ET FILS, de Saint-Lager.

Beaujolais : CLOS DE LA DIME, Claudius Foillard, de Romanèche.

Bordeaux : DOMAINE DE MONTGIRAUD, Vuillaume, de Blanquefort.

Champagne : JAUBERT ET Cie, Epernay.

Moscato : PRINCEP-ARNO MARISTANY ET Cie.

Malaga : GROSS HERMANOS, de Malaga.

Grand choix : Porto — Madère — Malaga — Rancio — Banyuls — Muscat de Frontignan — Muscat de Valence.

Apéritifs de toutes marques.

Vins blancs et rouges supérieurs de table.

Vins pour le SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Provenances : TARRAGONE — SAMOS — BANYULS

Copies des certificats à la disposition du CLERGÉ

50 années d'expérience

MOULINS DE PERUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
P É R U W E L Z

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 66 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS

de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

A chacun son chocolat.
MARTOUGIN
est celui des vrais amateurs.

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme

Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone :
324.70

C. Chèq. Post. :
295.297

Reg. du Commerce
d'Anvers 3032



Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

CHARCUTERIES en GROS

Spécialité de SALAMI & PATE DE JAMBON en boîtes



Moelandstroat, 1, SINT-NIKLAAS-WAAS (tél. 319)

PRIX SPÉCIAUX POUR COUVENTS

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS ST NICOLAS-WAAS.
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Les Glaces de Sécurité spéciales POUR Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SEOURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la
S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :
S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;
S. A. Glaver, à Bruxelles;
Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;
S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;
S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

Apprenez les langues vivantes L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèque Post. 372543 — Téléphone 68

Berges, voiles, camelote, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS
Téléphone 46

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUES

17, rue St-Jacques Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m
Spécialement pour revêtement de planchers anciens
POSÉ, RACLÉ ET MIS EN CIRE

Fabrique de Fruits
confits et Conserves

Vruchtenconfijt-
en Conservenfabriek

S. A.

N. V.

JACOBS & BEYERS

IMPORT-EXPORT

KAPELLEN (Anvers-Antwerpen)

Télégr :

Jacobs-Beyers Kapellen

Tél. :

420,53 Kapellen

Reg. du Commerce 1924 Handelsreg. — C. C. P. 514.01

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99

Borgerhout-Anvers

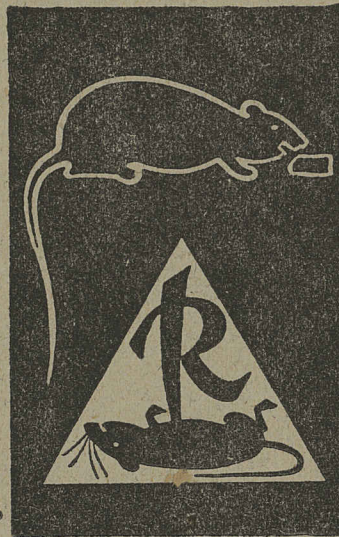
RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en

Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Plus de force
et santé par

Stout Léopold

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES